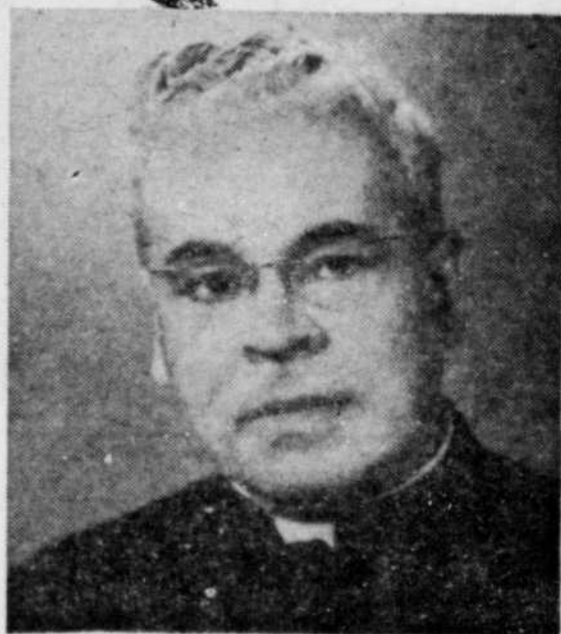
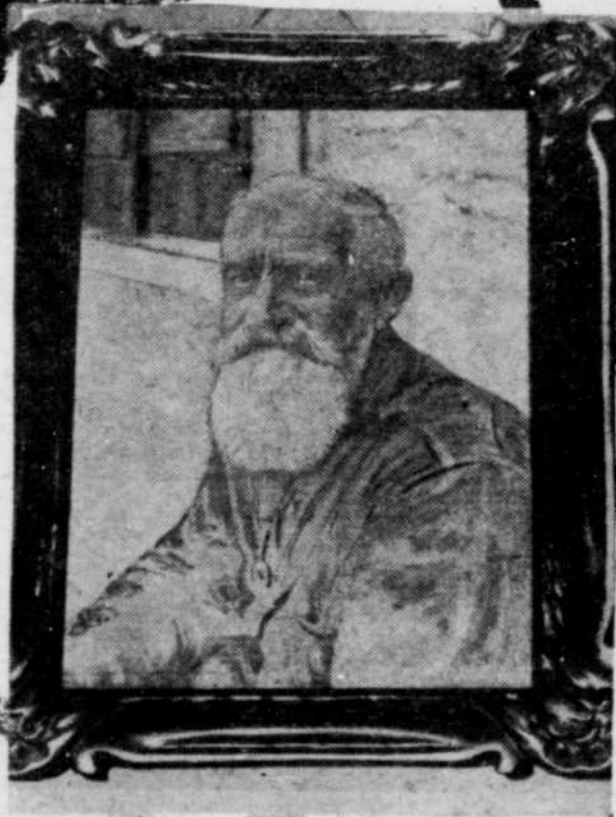


**Un grand artiste de chez nous**

En haut, de gauche à droite, le crucifix en buis de Turquie, puis "Monsieur Bertrand" et une composition d'anges. En bas, les médaillons des souverains belge, et panneaux sculptés dans le trône. Au centre, l'auteur, l'abbé Arthur Tétrault.



Vous avez déjà entendu parler de gens dont on dit qu'ils ont "tous les défauts" et de ces autres dont on a dit qu'ils ont "tous les talents". C'est vrai, supposons-nous, pour les uns et les autres. Encore que les premiers peuvent avoir aussi beaucoup de talents et les autres, beaucoup de défauts.

les uns et les autres ne manquent pas, on le voit, de posséder des côtés intéressants.

Mais trêve d'acrobatie dans ce domaine!

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont ces gens que nous avons rencontrés dans nos années de collèves et après, qui arrivaient premiers de classe et dont on entendait dire ensuite qu'ils avaient bien d'au-

tres talents, bien d'autres ressources. De ceux qui poussaient un passe-temps jusqu'à atteindre l'art véritable, jusqu'à s'afficher, à s'imposer comme de véritables "trouvailles" dans plus d'un domaine, qui pouvaient faire, comme on dit, "n'importe quoi"!

# Histoire de Drummondville

par Mgr Paul Mayrand, p.d., curé de St-Frédéric, Drummondville

(N.D.L.R. — La Tribune offre ici à ses lecteurs, la quatrième tranche de l'Histoire de Drummondville, une oeuvre d'envergure écrite par Mgr Paul Mayrand, p.d., curé de St-Frédéric de Drummondville. La cinquième tranche paraîtra samedi prochain dans cette page).

## La mission de Sherbrooke

Monsieur Hugh Robson a été plus longtemps dans nos missions que ses prédécesseurs, dont aucun n'y fut plus que quatre ans. Il dépassa même, notablement, le temps qu'y furent ses successeurs, missionnaires et curés, jusqu'à M. Marchand.

Il se dévoua sans compter, douze ans dans les Cantons de l'Est, demeurant dix ans à Drummondville et deux ans à Kingsey. Et il employa bien son temps, laissant des traces durables de son zèle.

Sans négliger son pénible ministère de chaque jour, il pensait à l'avenir de ses missions et à l'ouverture de nouvelles dessertes. Même si elles ne devaient pas déterminer les sites de futures chapelles, il aimait à planter des croix le long des chemins et sur le sommet des collines dominant de grands espaces et surmontant de grands panoramas.

De ces gestes attrayants il n'en manquait pas sur l'immense territoire que M. Robson avait à desservir.



Mgr PAUL MAYRAND.

plus. Aussi, n'a-t-il pas dû s'opposer à la division de sa vaste mission, qu'il partagea en 2, un peu plus d'un an après son arrivée à Drummondville.

Presque tout le district de Saint-François fut confié à M. l'abbé Jean-Baptiste McMahon, le premier missionnaire résidant à Sherbrooke, où il arriva en 1834. La nouvelle mission comprenait une étendue de vingt lieues par treize, avec une population catholique de 280 familles et 1125 âmes. A Sherbrooke, il trouvait une chapelle que M. Power avait bâtie le 20 septembre 1830. L'année précédente, le même M. Power avait bâti une chapelle à Brand's Hill, dans Supton, où les premiers colons s'étaient d'abord groupés. Mais cette chapelle, ayant été consumée dans un incendie, M. McMahon la remplaça par une autre, dont il jeta les fondements à quelques milles, sur un site devenu plus central, qui est celui de Richmond. C'est encore lui qui a bâti la première chapelle de Tingwick.

Le territoire de M. le Missionnaire de Drummondville se trouvait confiné aux townships de Grantham, Wickham, Durham, Kingsey, Simpson et Wendover. Dans cette circonscription encore assez étendue, M. Robson restait avec près de 400 familles à desservir. Il n'avait guère plus de loisirs, se donnant tout entier à ses ouailles moins dispersées.

Dans chacune de ses missions, l'administration temporelle l'occupait et le préoccupait. Il est le premier à tenir un compte régulier de recettes et de dépenses. Sa comptabilité est, selon l'usage de l'époque, en louis, shillings et deniers. Sans vouloir traduire avec précision ses budgets en notre monnaie courante nous constatons qu'ils n'atteignaient pas toujours cent dollars dans l'année. Ils ne pouvaient s'élever très haut avec des items, comme les deux derniers de l'année 1841, l'un aux recettes, l'autre aux dépenses. "Pour services, sépultures, enterrements et grand-messes pendant l'année; un louis, deux shillings et neuf deniers; don à Richard pour chant pendant quatre ans: un louis et cinq shillings."

Evidemment Drummondville profitait davantage du dévouement de

son missionnaire, qui n'avait plus à s'absenter longtemps pour aller au secours de colons fort éloignés. Il rayonnait dans ses six townships, en multipliant ses activités au centre et autour du centre.

Trois semaines après sa prise de possession à la mission de Saint-Frédéric, M. Robson célébra sa première messe à Wickham et consigna dans les registres qu'il a pris charge de cette desserte le 26 novembre 1832. Dans l'hiver de 1836, il fit des démarches auprès de l'Evêque de Québec pour transporter l'église de Wickham à l'endroit où se trouve actuellement l'église de L'Avenir (Saint-Pierre-de-Durham), la population augmentant surtout dans Durham, où les terres étaient meilleures et plus faciles à cultiver. Ce projet, repris par les successeurs de M. Robson, ne devait se réaliser que douze ans plus tard.

Le poste de prédilection de M. Robson était Kingsey. Dès sa première mission, il avait été frappé de la beauté de l'endroit et avait érigé une croix sur la cime de la montagne, au-dessus du site actuel de l'église, site choisi par M. Raimbault, député par l'Evêque à cette fin.

Le missionnaire voulait une église en harmonie avec la splendeur de la nature sur ce coteau, avantageusement situé au centre de plusieurs townships, et l'avenir brillant réservé à cette localité qui pourrait devenir le siège d'un évêché. Seule une église en pierre — la première des townships de l'Est — pouvait répondre à de si grands espoirs.

Trois ans plus tard, le 19 août 1835, M. Raimbault revenait à Kingsey et bénit la première pierre de l'église. Mais les ressources ne se formulèrent pas aussi vite que les rêves. On procéda par étapes. Les murs de pierre élevés, on construisit en dedans une chapelle en bois, qui servit au culte pendant plusieurs années. Ce n'est que trente ans plus tard que cette église de pierre devait être terminée.

A la décharge du saint prêtre qui eut la témérité de concevoir une pareille entreprise avec les faibles moyens qu'il avait à sa disposition, il faut dire que ses colons étaient encore plus pauvres qu'il ne pensait et que la colonie ne se développa pas aussi vite qu'il l'avait prévu. Au contraire, la famine vint la décimer, la récolte ayant manqué complètement pendant la construction de l'église.

Une chronique dit de M. Robson qu'il était un missionnaire zélé et infatigable, qui se dévoua entièrement à la formation de ses fidèles. Sa force physique répondant à l'ardeur de sa foi, il faisait le voyage à pied, à travers la forêt, de Drummondville à sa mission préférée de Kingsey. Malgré les soucis et les embarras que lui donnait la construction de son église, il décida de venir résider à cette mission, laissant à un autre celle de Drummondville.

Aux fêtes du centenaire de Kingsey, en 1942, le curé du temps, en racontant les origines de sa paroisse, prit un légitime plaisir à taquiner son confrère de Saint-Frédéric-de-Drummondville, en disant que M. Robson eut à choisir entre Drummondville et Kingsey et qu'il opta pour Kingsey. Une fois de plus, l'excellent missionnaire s'était trompé dans ses prévisions...

Le 20 octobre 1842, M. Robson quitta donc Drummondville pour devenir le premier missionnaire résident de Saint-Félix-de-Kingsey. Même sur les lieux, il ne put résoudre les problèmes qu'il avait involontairement suscités, et les difficultés financières de son église le contraignirent, en 1844, à quitter la chère mission où il avait mis tout son coeur.

Il fut nommé premier curé de Saint-Raymond, comté de Portneuf. M. Robson avait beaucoup de bonnes qualités, mais pas le talent de l'administration. Aussi, dès l'année suivante, nous le retrouvons vicaire à St-Thomas-de-Montmagny, puis en 1847 missionnaire à la Grosse-Île, où les malheureux

émigrés d'Irlande étaient débarqués et que l'on pouvait appeler l'Île de la mort.

Notre bon M. Robson était heureux de sacrifier sa vie pour secourir les pauvres victimes du typhus. Il contracta lui-même la maladie et en mourut, âgé de 38 ans. Sa vie a été si active, si débordante, que nous le croyons notablement plus vieux. Lui aussi, il a fait des oeuvres qui auraient couvert une longue carrière.

Dans une note à la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, où est mort notre héros, le 1er juillet 1847, M. l'abbé Jérôme Demers disait: "Conservez quelques reliques de ce respectable martyr de la charité". Ce qui indique la vénération que l'on avait pour le grand missionnaire des townships, le troisième de nos desservants à mourir victime de son zèle pour ses compatriotes immigrés, pendant la terrible année du typhus. Ces trois missionnaires s'étaient succédé à Drummondville: Mgr Power, M. Paisley et M. Robson.

## M. O'GRADY (7e missionnaire)

Le successeur de M. Robson à Drummondville fut M. l'abbé John O'Grady. Né en Irlande le 27 décembre 1803, il fit ses études à Sainte-Anne-de-la-Pocatière et fut ordonné à Québec le 17 juin 1832. Après quelques mois de vicariat à la Cathédrale de Québec, il fut nommé curé à Frampton, où il demeura huit ans. En 1840, il fut transféré à la cure de Percé, d'où, en 1842, il vint à Drummondville, le 7e missionnaire de la mission et le 5e résident, pratiquement curé.

En 1846, il s'en va à Ste-Catherine, d'où il passe successivement aux cures de Saint-Sylvestre et de Saint-Gilles pour revenir à celle de Sainte-Catherine, qu'il dirigea, en ses deux stages, pendant seize ans. En 1871, il se retira à Ste-Foy, pour y mourir l'année suivante, dans sa soixante-huitième année. Il fut inhumé à Sainte-Catherine, sa paroisse de prédilection.

townships de l'est, maintenant distribués en plusieurs missions, mais qu'aucun événement, heureux ou malheureux, ne fut digne d'une mention spéciale, durant cette ère de prospérité, si ce n'est... "la paix et le bonheur" qui en ont résulté.

Si notre septième missionnaire n'a pas érigé de chapelle, il dut pourvoir au culte et à l'administration des sacrements dans celles qui existaient. S'il n'a pas planté de croix, il eut à maintenir la foi et à la prêcher dans le territoire encore très étendu qui restait sous sa juridiction, malgré la double amputation qu'il avait subie. Et s'il avait moins de distances à franchir, il avait autant de fidèles à desservir, sinon plus. Car la population augmentait sans cesse par l'apport des colons venant des seigneuries et la forte proportion des naissances.

En 1843, M. O'Grady baptisa 94 enfants et fit 4 mariages. Et pendant l'année 1846, il y eut dans la mission de Drummondville, 116 baptêmes et 20 mariages. Avouons que M. Robson, pour l'heure, n'avait pas choisi la plus mauvaise part, car dès sa première année à Kingsey, il faisait cent onze baptêmes et 24 mariages, beaucoup plus qu'il ne s'en fait aujourd'hui. Mais il faut dire que les missions de M. Robson comprenaient tout le township de Kingsey (où il y avait 194 familles) et ceux de Tingwick et de Supton (Richmond) qui contenaient une centaine de familles.

Sans négliger les cantons plus éloignés, M. O'Grady intensifia son zèle au centre. A Drummondville, il avait déjà à donner une bonne part de son temps. Sa seconde préoccupation semble avoir été Wickham, où devait aller se faire desservir les gens du township de Durham. Cependant il reléguait à l'arrière-plan le projet de M. Robson de transporter l'église de Wickham à Durham (c'est-à-dire L'Avenir).

M. O'Grady rédigeait tous ses actes de l'Etat civil en langue française même si des noms anglais en étaient l'objet. Nous ne trouvons

mier, du reste. Nos deux premiers registres sont de papier parcheminé commun, mais suffisamment consistant pour conserver l'encre médiocre dont se servaient nos pauvres missionnaires.

Il n'y avait pas d'autres livres que ceux-là pour commencer nos archives. Mais on y insérerait de tout: des notes qui pouvaient servir aux successeurs ou à l'histoire, le répertoire (index) des premières décades, la date exacte de l'arrivée des curés (sic) — à partir de M. Holmes, le premier prêtre résident, — la liste des confirmés, et les comptes de la mission (ceux de M. Robson). Malheureusement, pas de recensement. Dont excuse.

Nous avons déjà, à l'occasion, utilisé quelques-unes des notes rédigées dans les dernières pages du premier volume. Elles ne sont pas toujours signées. Les suivantes, anonymes, nous paraissent de l'écriture de M. Powers:

"Une partie des ornements de l'église appartient à la Mission de la rivière Rouge; le missionnaire en trouvera une liste faite et laissée à la fabrique par Messire Raimbault; ils doivent être rendus à Mgr de Juliapolis à sa demande ou à celle de son agent". En renvoi: "Ces ornements sont maintenant à l'église de Sherbrooke, où il faudra les prendre en cas qu'ils fussent demandés par Messire Dumoulin ou à son ordre. N. B. Mgr de Juliapolis (Provencher) a donné les effets sus-mentionnés aux missions des Townships et a renoncé à tout droit qu'il pouvait avoir sur iceux." Ces ornements ont dû, depuis longtemps, être passés à l'Ordre des tabernacles.

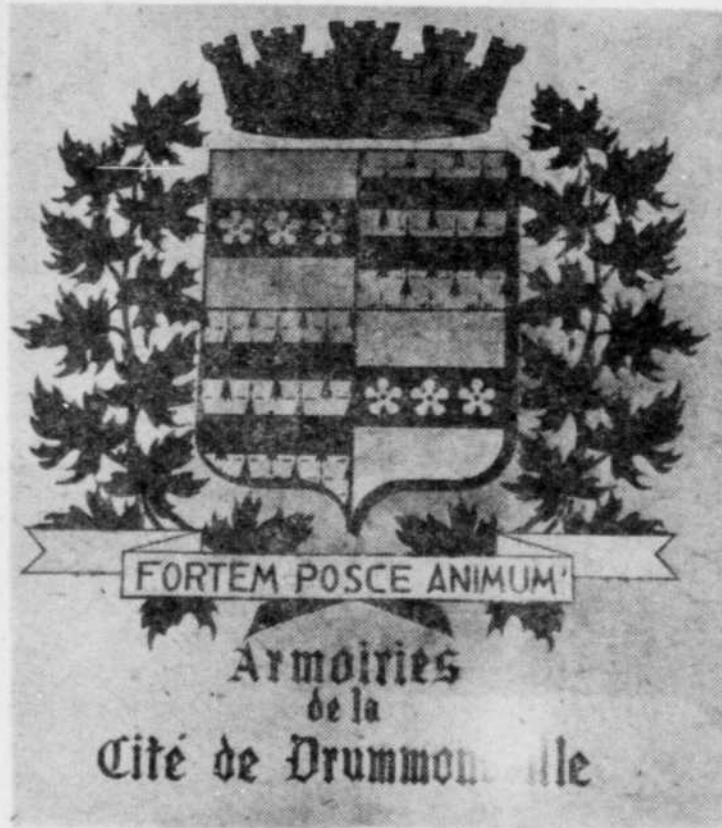
"On doit beaucoup insister sur l'obligation de payer les dîmes": matière de prône qui n'est pas encore tout à fait désuète.

"Le Missionnaire doit savoir qu'il y a quatre terres dans la ligne de Pierreville qui sont dans le township et appartiennent en conséquence à la mission; les habitants de cet endroit ont été desservis jusqu'à présent par messieurs les curés de St-François et de la Baye du févre; le missionnaire fera bien de leur rappeler de temps en temps qu'il est leur pasteur". Un addition stipule que "Monseigneur a décidé depuis que les habitants de cette partie qui ont été desservis par le curé de la Baye le seraient jusqu'à révocation".

Les listes des confirmés nous permettent de repérer les visites épiscopales à la mission. Nous avons déjà dit que Mgr Plessis est venu confirmer le 8 août 1824. Il n'appert pas qu'il soit revenu. Et l'âge des confirmés à la visite de Mgr Signay, les 9 et 10 septembre 1836, incline à croire qu'il n'y eut pas de visite pastorale dans ces douze ans d'intervalle. Mgr Joseph Signay revint confirmer les 30 et 31 août 1842. En 1836, Mgr de Québec se rendit confirmer à Kingsey, et en 1842, à Wickham. La prochaine liste que nous avons est celle des personnes confirmées par Mgr Tho. Cooke, évêque de Trois-Rivières en juin 1855. Personne car ce sont rarement des enfants qui sont confirmés.

Revenons à notre missionnaire, pour finir par lui, comme il convient. Le général Heriot s'était pris d'une profonde amitié pour M. O'Grady, dont la bonhomie lui plaisait. Il aimait à causer avec le missionnaire catholique et le presbytère était l'endroit favori de ses visites quotidiennes. M. O'Grady témoignait à Heriot une affection réciproque. Il y avait d'ailleurs entre eux une certaine alliance de famille, le neveu du général, ayant épousé une Irlandaise catholique, dont la mère, une O'Grady, était la tante du missionnaire. Celui-ci pleura abondamment sur la tombe de son ami et permit le glas à sa mort et à ses funérailles, lesquelles eurent lieu le Jour de l'an 1844.

(N.D.L.R. — La semaine prochaine, nos lecteurs pourront lire en cette page la cinquième tranche de cet émouvant récit qui débute avec l'arrivée de l'abbé Joseph-Hercule Dorion, le 8e missionnaire et 6e résident).



Armoiries de la Cité de Drummondville

"La desserte de M. O'Grady ne fut marquée par aucun événement d'importance majeure. Les quatre années qu'il passa dans nos cantons semblent avoir été des années de paix et de bonheur". Cette brève appréciation du passage de M. O'Grady à Drummondville, faite par M. le Notaire Saint-Amant, ne signifie pas que le missionnaire ait été oisif à son poste, devenu une mission de tout repos.

L'historien veut plutôt dire que M. O'Grady n'eut pas, comme les prédécesseurs, à défricher, à bâtir, à subir les contre-coups d'un incendie, d'une famine ou de quelque autre fléau, ni à parcourir tous les

de lui, en anglais, que deux professions de foi, inscrites à la dernière page du registre ordinaire des baptêmes, mariages et sépultures. Sa signature était de grand style, avec un paraphe caractéristique qui enjamait sur la ligne suivante. Il signa de cette façon les 511 actes qu'il rédigea durant ses quatre années de mission chez nous: 338 baptêmes, 57 mariages et 66 sépultures.

La plupart de ses actes se trouvent dans le troisième volume, qui était rayé. Dans le volume précédent, son paraphe pouvait évoluer plus à l'aise, car il n'y avait point de lignes, pas plus que dans le pre-



En marge de la visite royale

## Un populaire marin devient duc d'Edimbourg et prince Consort

Depuis février 1952, le grand et beau marin dont la figure nous est maintenant aussi familière que celle de son épouse, la reine Elisabeth, a rempli le rôle enviable et peu commun de prince Consort.

Sa situation peut difficilement être décrite en termes précis. En étant le chef de la famille, l'époux de la reine Elisabeth et le père du futur roi, il est certainement le citoyen le plus connu de la Grande-Bretagne, et probablement le plus aimé.

Comment est-il, cet homme qui vit aux côtés de la reine ?

Le duc d'Edimbourg était le sixième en ligne de succession du trône de Grèce. Son père, le prince André de Grèce mourut en 1943. Sa mère, la princesse Alice de Battenberg était la fille du premier marquis de Milford Haven.

Il naquit à Corfou, où il reçut, dès le début, une formation anglaise; il passa une grande partie de son enfance avec son oncle, lord Mountbatten, à la demeure duquel il rencontra souvent la jeune princesse Elisabeth.

La jeune fille et le grand garçon timide devinrent vite des amis. Ils échangeaient des cadeaux, des lettres, mais Philippe était plus intéressé aux activités masculines et manifestait déjà l'intention d'entrer dans la marine.

Ce ne fut pas bien difficile pour lui car il avait toutes les qualifications d'un marin; l'amour du travail, un sens aigu de la discipline, une franche camaraderie, le goût de l'aventure et un grand amour des sports.

Lord Mountbatten, et son cousin, le marquis de Milford Haven, lui-même officier de la marine, l'encourageaient dans ses projets, et Philippe fut donc admis au Collège Naval de Dartmouth, où il se mérita la dague du Roi réservée au meilleur marin.

Philippe fut un officier populaire de la marine royale, mais il était un sévère disciplinaire. "Un de la bande, en congé, il ne tolérait aucun laisser-aller en devoir." Même aujourd'hui, il n'a pas la langue dans sa poche quand une chose ne lui plaît pas, mais il n'est pas rancunier.

Un peu avant 1947, la rumeur voulait que la princesse Elisabeth et le lieutenant Philippe Mountbatten, R.N., se voyaient un peu plus souvent que ne l'exigeaient les obligations sociales. Le 9 juillet 1947, le roi Georges VI donna son consentement aux fiançailles de la jeune princesse et du jeune prince.

Le mariage fut un événement mémorable. La naissance du prince Charles, un an plus tard, donna lieu à de grandes réjouissances.

Quelles sont les fonctions d'un prince consort ?

Naturellement, il n'est pas roi et n'a aucune autorité particulière. Mais en étant le chef de la famille royale et le confident et conseiller de la reine, il ne manque pas d'opportunité pour faire valoir ses grandes qualités et ses talents que le peuple anglais admire tant.

Que ce soit dans la direction de la résidence royale, dans l'administration des établissements du royaume ou dans l'organisation de multiples démonstrations, sa grande compréhension et son appui sont d'une valeur inestimable.

Remarquons que l'on ne devient pas prince consort du jour au lendemain. Dix-sept ans se sont écoulés avant que la reine Victoria ne confère ce titre à son mari, Albert. Elle connaissait trop bien son peuple pour conférer un titre à son mari avant que celui-ci se soit solidement établi dans le cœur du peuple britannique.

Contrairement au bon Albert, le prince Philippe n'a pas eu à passer par une période de probation pour s'assurer de l'estime et de la confiance du peuple britannique et de l'empire. Tous savent que les connaissances qu'il a acquises depuis qu'il est devenu prince consort le rendent capable de soutenir et d'appuyer la reine dans les années à venir.

## Mme Norton possède 200 cloches variées

(PC) — Du train où vont les choses, les hobbies les plus inattendus finiront par mener une sérieuse concurrence à la philatélie et à la numismatique.

A Moncton, par exemple, Mme Charles Norton collectionne un certain article qui lui ouvre la porte à de nouvelles amitiés et à de non moins nouvelles expériences.

Depuis quelques années, en effet, Mme Norton s'intéresse à toute espèce de cloches et sa maison en contient plus de 200, de toutes formes et de toute origine.

La plus ancienne cloche de sa collection appartenait à un pionnier écossais, qui l'apporta avec lui en 1773. Par l'usage, la paroi inférieure de la cloche est très amincie tandis que le grelot a perdu sa forme sphérique et est tout à fait plat.

Mme Norton apporte un intérêt spécial aux clochettes portées par les animaux. Elle en possède même qui ont appartenu à des éléphants, chameaux, moutons et vaches.

Mgr Fulton Sheen écrit...

# L'homme doit se recueillir

Nombreuses sont les personnes qui aspirent à la renommée. Cependant, après avoir atteint leur but, elles se plaignent de ne plus pouvoir mener leur vie privément. Elles recherchent l'adulation du public pour ensuite désirer être seules. Dans une certaine mesure, nous oscillons tous entre ces deux désirs. Dès qu'une personne est seule, elle désire s'associer à d'autres; lorsqu'elle est en compagnie, elle n'aime rien mieux que d'être seule. Par exemple, un jeune homme et une jeune fille se promettent, par le mariage, de chasser leur solitude commune. Mais trop souvent, comme c'est le cas dans plusieurs mariages de nos jours, ces deux êtres vivent ensemble une vie solitaire.

Cette tension entre la solitude et la vie en groupe n'est pas aussi réelle qu'elle le semble à première vue. En étudiant les exemples cités plus haut, on ne retrouve ni solitude ni communication réelle entre les êtres. La solitude n'est pas l'isolement, l'ennui, la séparation des autres. Le vide de l'isolement est insupportable parce que, comme l'enseignait Aristote, il n'est pas naturel, pour la raison bien simple qu'une personne ne peut se suffire à elle-même. D'autre part, il n'existe pas de vie commune réelle non plus dans la foule ou la masse. A titre d'illustration, prenons le cas d'une salle de spectacle où tous trouvent fauteuil dans la même obscurité, ont les yeux rivés sur le même écran et paient le même prix d'entrée. Et pourtant, où peut-on trouver des êtres plus isolés les uns des autres? Rappelons-nous que les villes où la solitude est le plus sentie sont souvent les villes les plus peuplées.

### Comment réconcilier les deux notions

Pour réconcilier la notion de solitude et celle de la collectivité, il faut de toute nécessité faire appel à un idéal d'un ordre plus élevé, tel qu'on le fait dans les institutions monacales où la justice et la miséricorde se fondent. La solitude devient une bénédiction lorsqu'on la peuple de présences — non pas de présences physiques comme celles d'autres personnes — mais de désirs, de souvenirs, de nostalgies, de livres, de musique, d'art et, par-dessus tout, de la contemplation divine qui donne la vraie connaissance de Dieu. Caton disait de Scipion l'Africain "qu'il n'était jamais moins seul que lorsqu'il était seul", parce qu'il pouvait remplir sa solitude des richesses du monde immatériel.

Ce désir de communiquer se réalise le plus parfaitement lorsqu'on se donne soi-même à un autre. Voilà pourquoi Notre-Seigneur envoyait ses disciples prêcher par couples, pour qu'ils puissent mieux pratiquer la vertu de charité entre eux. La solitude qui se désintéresse de la vie des autres n'est pas la vraie solitude parce qu'elle pêche contre la charité. Même les Grands de

l'histoire qui se sont isolés des bruits du monde ne l'ont pas fait simplement pour réaliser l'apaisement intérieur. Ils passèrent leur vie à prier pour le monde et se sont ainsi soumis à la loi de la charité et de la collectivité.

### La solitude est essentielle à l'homme

Le monde moderne ne retrouvera la vraie paix que lorsqu'il comprendra la valeur de l'apport de la solitude à la culture de l'esprit. Comme le disait le poète allemand Novalis: "Un certain degré de solitude semble nécessaire à l'entier développement et à la dissémination de l'esprit. Il s'ensuit que les relations trop intenses entre les hommes étouffent le germe sacré chez plusieurs". Un des plus grands généraux des temps modernes nous a personnellement déclaré qu'il ne pouvait

engager une bataille sans qu'il dépensât d'abord une heure en contemplation au début de la journée. Ciceron a raconté que Tullie et Antoine se sont acquis leur réputation d'orateurs parce "qu'ils sont sortis de la retraite solitaire avant d'arriver aux écoles et aux forums". Même un mondain dissolu tel que Charles de Foucauld apprit à se retrouver et à se reconnaître en dormant sous l'immense voûte étoilée du Sahara; dans ce site désertique, il pouvait presque de sa main cueillir les étoiles du firmament. Plus tard, il devait retourner, comme ermite, dans ce désert, afin de passer le reste de sa vie à cultiver son âme; cela, sans oublier ses devoirs envers l'humanité, car il se dévoua au soin des arabes miséreux au milieu desquels il vivait.

### La vie du Christ

Lorsque le Fils de Dieu descendit sur terre en assumant notre propre nature humaine, il passa trois heures de Sa vie à notre rédemption, trois années à la prédication et trente ans dans le silence et la contemplation. Ce rapport des heures de silence consacrées à la recherche de la Présence Divine comme prélude aux œuvres humanitaires n'a sûrement pas été préservé. Malgré tout, là demeure le secret de la paix.

Mentalement fatigués et épuisés, les hommes donnent chaque année des millions de dollars à quelques psychiatres qui veulent bien se donner la peine de les écouter. Là où il n'existe pas de désordre mental ou de foie, il est facile d'atteindre l'harmonie intérieure en plongeant le regard dans notre âme, en nous reconnaissant tel qu'il est. On ne retrouve pas Dieu dans le bruit et la cohue de la foule, mais le silence et la tranquillité.

Le silence donne à l'âme l'occasion de se découvrir elle-même. L'homme en silence est un homme qui parle; il parle aux profondeurs de son âme et corrige ses fautes et il peut ainsi écouter la parole de Dieu dans la profondeur de son silence.



## Les autorités anglaises furent médusées par l'étrange général

Joseph-Rémy Vallières de Saint-Réal, qui devait être juge en chef du Bas-Canada entre 1842 et 1847, fut un prodige véritable et l'on raconte maintes prouesses extraordinaires qu'il aurait accomplies dès sa jeunesse! En voici une qui n'est pas banale et que l'on trouve dans les Mémoires de M. P.-A. de Gaspé:

"C'était vers 1799. Grand émoi, grande consternation parmi les autorités soupçonneuses de la ville de Québec. On vient d'apprendre qu'un général de Napoléon est non seulement dans la cité, mais qu'il a même l'audace de recruter un régiment. Le Conseil exécutif s'assemble et on requiert la présence immédiate du prélat catholique. On lui fait sentir qu'il est assez surprenant qu'il puisse ignorer un fait aussi important; et surtout qu'il n'en ait

pas instruit les autorités. L'Evêque interpellé répond que la chose lui paraît ridicule; qu'un général français pourrait bien être caché dans la ville de Québec, mais qu'il n'aurait jamais l'audace d'y lever un régiment. Le Procureur du Roi tire un papier de sa poche et le passe au Prélat. C'était un bel et bon brevet de capitaine, revêtu des formes voulues en pareil cas. Le capitaine appartenait au régiment d'un général portant un nom français.

— Que dites-vous maintenant, Monseigneur, fit le Procureur du Roi?

— Que je me fais fort, répliqua l'Evêque, de vous produire demain, à l'ouverture de la séance du Conseil, le général dont il s'agit; jusque-là, il est inutile de faire d'autres recherches.

Tout l'aéropage était réuni le len-

demain, lorsque Monseigneur Plessis fit seul son entrée dans la chambre du Conseil. On se regarda avec inquiétude et l'on somma l'Evêque de tenir sa promesse.

— Je vais l'introduire, fit celui-ci, il m'attend à la porte, et il rentrera aussitôt après, tenant à la main un enfant de onze à douze ans.

— Voici, Messieurs, le général Vallières.

Quelques membres du Conseil, ennemis acharnés de tous les Canadiens français, croyant à une mystification, pâlièrent de colère, tandis que d'autres, plus sensés, et qui connaissaient le haut caractère du grand Prélat, éclatèrent de rire. Tout s'expliqua: Vallières levait un régiment d'enfants, dont il s'était constitué le général.

Interpellé sur le brevet, si parfait dans sa rédaction, il dit qu'ayant lu par hasard, deux ans auparavant, un brevet d'officier, il en avait adopté la forme qu'il n'avait pas oubliée.

Reproduction autorisée par la Librairie Beauchemin Limitée.

Sitoriazi

## 103 degrés Fahrenheit!

Plusieurs de nos lecteurs se demanderont peut-être si le *Tribun Etudiant* fait banqueroute, ou encore pourquoi il revêt une forme badine, "grippale", osai-je, qui ne lui est point coutumière (!). N'allez pas vous alarmer, chers lecteurs, une raison est à tout ceci: vu la grippe qui s'étend à travers notre petit coin de pays, nous avons crû que les problèmes sérieux ne seraient pas à la page cette semaine. Je consultai donc notre spécialiste en "cardiologie", le docteur de Rock, et voici la réponse qu'il me fit:

"Morissette, tu ne devrais pas "maganer" tes lecteurs cette semaine, ils sont tous au lit. Tu vois, continua-t-il, les écoles ferment les unes après les autres, et cela sur mes conseils; alors présente-leur donc quelque chose de moins grave.

— Ben, que je rétorquai, on a des articles de prêts sur des sujets plutôt sérieux, on ne peut pas laisser tomber tout ça...

— Tu sais, qu'il fit, ce que dit l'Unité sanitaire aux collègues qui ne veulent pas fermer?

— Non, doc; quoi?

— Ils disent: "Farme pareil, c'T-un ordre!"

— Correct, doc, les articles sérieux passeront plus tard".

La conversation tomba, car notre cardiologue avait un rendez-vous chez un patient. Mais je décidai tout de même de passer outre son ordre et d'introduire un article sur la littérature. Car je crois que plusieurs qui n'ont point le "mal" sauront profiter des idées de notre professeur de littérature canadienne.

On nous annonce que les écoles de la Commission scolaire ferment jusqu'au début d'octobre: les préposés à l'Unité sanitaire de la province vont en conter des histoires dans quelque dix ans, à un Congrès de médecins, sur le bon tour qu'ils auront joué aux jeunes de Sherbrooke: fermer les écoles pour 10 jours et faire parler d'eux à la télévision! Tu parles!

Une erreur cependant: on ne calcula pas juste! La saison de chasse à la perdrix ne commence que le 1er d'octobre, jour de rentrée. Gageons que plusieurs étudiants paieront l'amende pour n'avoir pas attendu le "moment propice" propice à la perdrix, ou au chasseur... ou peut-être au ministère de Chasse et de Pêche? Dieu le sait!

De toute façon, comme ce charmant petit virus de grippe ne revient qu'en moyenne tous les dix ans, ceux qui n'en sont pas atteints n'en sont pas fâchés non plus! Prompt rétablissement à tous!

Rodolphe MORISSETTE.

## "Considérations sur la grippe asiatique"

N.B. — Traduction chinoise: "Atch-Dum".

AVANTAGE2: Ça permet aux institutions d'enseignement d'encasser, pour une semaine, les paiements de ceux qui n'y "pensionnent" plus. (Sans malice!)

Il y a quelques années, c'était l'Influenza, en 1918 la Grippe Espagnole: à quand l'épidémie de Fièvre canadienne-française?

Jeunes filles, ne vous alarmez pas si vous vous éveillez un bon matin avec des yeux de Chinoise (pointus). La Grippe Asiatique n'en est pas nécessairement la cause: votre queue de cheval est peut-être trop serrée.

Il semble bien que la Grippe Asiatique ait atteint Little Rock en Arkansas, étant donné la grande "étrangeur" des phénomènes qu'on y constate sur les jeunes de l'endroit:

"... une bataille rangée a éclaté entre une cinquantaine de jeunes gens NOIRS ET BLANCS...", lisait-on, mardi, dans un journal bien informé.

PAZAN TIGRIPPE.

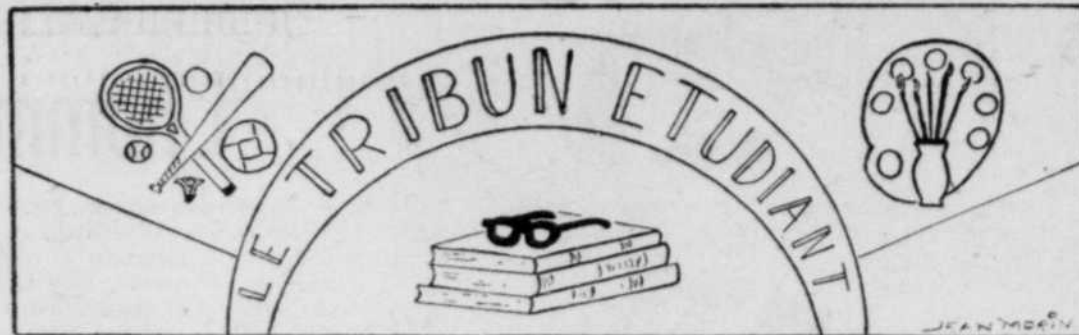


"Le Tribun Etudiant"

Boîte 100,

La Tribune,

Sherbrooke



## LE COURRIER DU CARDIOLOGUE



N. D. L. R. Nous reproduisons ici toutes les questions traitant de "cardiologie, questions qui nous sont — sans aucun doute (!) — envoyées par nos lecteurs... (Sans malice). Notre expert, le docteur Rick de Rock, y répondra avec toute la verve dont ses diplômes le disposent. Le docteur de Rock est en effet in-externe des Hôpitaux de la Nouvelle Chine. Bachelier en art culinaire et Licencié en Droit électrique, il saura répondre à toutes les questions traitant de la cardiologie moderne.

Q.—Je suis une jeune étudiante de 16 ans. C'est la première fois que je vous écris. A vrai dire, j'aurais voulu le faire plus tôt, mais cette colonne n'était pas encore "conçue" (est-ce bien le mot médical?) Naturellement j'ai mes petits problèmes, comme tout l'univers d'ailleurs, mais y en a (t-) un qui m'frappe au cœur à plein. J'me suis informée... et c'est là qu'on m'a dit: "Adresse-toi au cardiologue du *Tribun*." Alors me voilà. Dans ma classe, je suis la plus vieille, la plus courte, la plus large... sans farce, j'crois que j'suis faite sur mesure mais pas pour cette classe-là! Soit dit entre parenthèses: 56 longueurs calculées au pouce, 120 largeurs calculées dans le même sens, taille 98, épaisseur des chevilles 3 millimètres. Il va sans dire que l'on me traite en fille à part. Faut vous dire aussi, monsieur, que je n'aime pas le "Tangage et le Roulis" (R' N' R), mais j'aimerais bien apprendre à danser le "classique". On dit — c'est-à-dire que j'ai lu ça dans un livre de recettes ("Ce que toute jeune fille doit savoir avant le mariage"), on dit, dis-je, que pour être un bon "chef", il faut savoir faire à manger, et pour cela, savoir danser le "classique", vous savez, les disques tout nouveaux de Fred Chopin, Frank Schubert, etc. Alors voici mon problème: chez nous, on n'a pas d'argent pour acheter de la musique classique, voyez-vous, ma mère est maîtresse d'école... Alors je désirerais les chansons suivantes: "Fleur de mon cœur, Ne sois pas cruelle, et Bonjour bel oiseau bleu sur la branche". Croyez-vous, docteur, que vous pourriez faire quelque chose?

### TITANIC EN DETRESSE

R.—Chère Titanic en détresse, je suis navré de n'avoir pas les symphoniques poèmes que vous demandez; mais je prierais les lecteurs qui s'intéressent au civisme de bien vouloir vous les envoyer. J'admets avec vous que vous avez une qualité exceptionnelle: vous êtes unique en votre taille! Eh! oui, chère Titanic en détresse, d'après vos conceptions de la vie, vous souffrez d'un syndrome clinique très polymorphe, domaine de l'insuffisance cardiaque. Je vous conseille donc des doses modérées de digitale et d'ouabaïne et, le cas échéant, l'adrénaline. Vous lisez "Ce que toute jeune fille doit savoir avant le mariage"... Et vous voulez être "chef"... J'espère que c'est un chef cuisinier que vous rêvez devenir, sinon la musique classique n'a plus sa place. J'apprécie votre goût musical; continuez dans la même voie et vous accomplirez un grand pas autant dans le monde artistique que dans le monde cardiologistique. Vos mesures sont nettement parfaites, et je vous conseille de continuer à manger des carottes afin de conserver le charme de ces yeux qui percent toujours si bien le fond des problèmes. Sincèrement vôtre, Dr Rick de Rock, D. C.

## Vous appelez ça de la littérature?

PAMPHILE LEMAY

Ayant su éviter l'influence française, c'est à Lemay que revient le titre "d'authentique poète canadien". C'est un poète rustique qui a chanté son petit coin de terre et les habitants qui le peuplaient. Il a compris l'âme canadienne. Les sonnets rustiques comptent de véritables perles. Le sentiment y est profond, l'observation respectueuse des choses du terroir et les vers bien travaillés ennoblissent et embellissent les thèmes simples que le poète développe. De cette simplicité paysanne naît une force évocatrice qui exprime l'intimité de son âme et de la nature avec laquelle il se confond:

"Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine

Et pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,

J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés".

Ces vers dégagés de tout artifice et parés d'un certain romantisme familial suffisent à nous faire entrevoir l'art de Lemay, qui se raconte dans les objets familiers qui l'environnent. Le poète s'identifie avec "l'arbre oublié dans la plaine"; il lui parle comme s'il conversait avec lui-même. Dans ce dialogue, ou plutôt dans cette méditation, Lemay cherche une consolation; il veut découvrir quelqu'un qui partage sa peine et il se confie à l'arbre perdu comme lui, dans un monde vide. La plaine c'est la vie, uniforme, sans grand bouleversement qui vient briser la monotonie; l'arbre c'est le poète dont les illusions se sont envolées en même temps que la jeunesse et les amis. Cette communion avec la nature, ce désir de comprendre les choses, de les exprimer, de les aimer, enrichit sa poésie de signification humaine.

En se confiant à la nature, Lemay se décrit, nous révèle son âme, nous raconte ses rêves, ses illusions. Il cesse d'être poète pour devenir homme.

### Peintre des moeurs

Lemay fut l'un des premiers à nous peindre avec vérité les moeurs canadiennes. Qu'on se rappelle seulement la description qu'il fait de la Sainte-Catherine dans "Les Vengeances". Les convives qui entrent chez Jean Lozet sont présentés:

"C'était Jason Vidal...

La coquette Finon et le bedeau... Paton le caboteur...

L'atmosphère d'une veillée canadienne revit dans ce simple vers:

"On causait fort galement et sans gêne et sans honte."

On se raconte quelques histoires, on annonce qu'Un Tel va épouser Une Telle pour ensuite discuter sur leurs possibilités d'être heureux ou non, en ménage, on "prend un coup", on se fait la cour en secret et avec timidité, on admire la fille du logis qui "étrenne alors une robe de laine" et chacun, après avoir pris "un bon rhum d'or acheté de la veille", s'en retourne à la maison.

La gloire d'Arles, de dire Lemay, sera "d'avoir reflété notre soi, nos moeurs rustiques, nos types primitifs, nos légendes campagnardes, l'âme paysanne de chez nous". Autant Fréchette voulut être "le dernier écho du tapage romantique", autant Lemay visa à la retenue, à la simplicité, à l'humilité qui conféra tant de charme à sa poésie.

(A suivre)

Is.-Philippe Grimard.  
S. S. R. B.



"Resserré dans un lorgnon, son nez se gonflait, L'institutrice subitement se fâchait".

Cette caricature ne voudrait en aucune façon blesser nos étudiantes de l'Ecole Normale. Nous avons cru reproduire deux types d'institutrices dans la vignette, l'institutrice quelques mois avant d'enseigner; en gros plan, l'institutrice quelques mois après...

(Texte et dessin de Jean Morin)

# MUTT & JEFF

Created by Bud Fisher

Non, Cicéron. Ne m'embrasse pas car tu auras mon rhume!



## La rage fait souvent oublier bien des choses!



## Un vieux truc modernisé



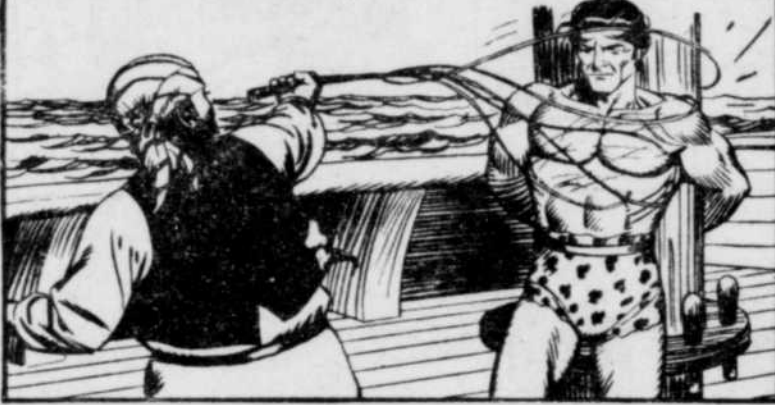
# Tarzan

par EDGAR RICE BURROUGHS

Le capitaine Akbar croit que le seigneur de la jungle ne veut pas lui donner d'information sur un homme du nom de Bruce P... et il le fait attacher au grand mât pour le punir.



L'arobe flagella sauvagement sa victime pour le faire parler, mais Tarzan endura les coups avec un silence stoïque.



"Attendez!" interrompit Limey. "C'est un tel entêté que nous devrions peut-être le laisser reposer"



Akbar opina avec un sourire diabolique. "Préparez les agrès" lança-t-il. "Déterminez le prisonnier!"

DICK VAN BUREN  
JOHN CELARPO

9-29-1386



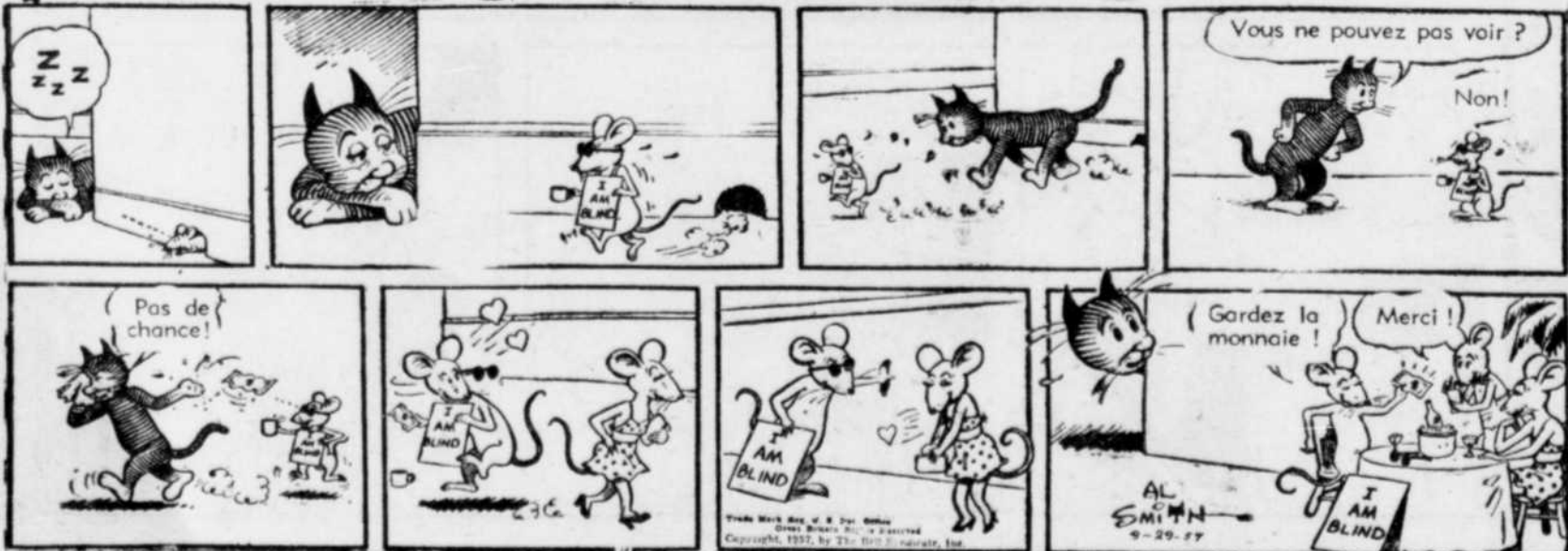
Après avoir été détaché du mât on passa de nouvelles cordes à Tarzan.



Deux puissants marins tiraient sur les câbles et au grand plaisir sadique d'Akbar et de Limey, Tarzan était hissé dans les airs — pendu par les pouces !

## LE CHAT DE CICERON

Qui a dit que les mendiants ne pouvaient pas choisir !



# Ignace La Menace



# SENTIERS INCONNUS!



LORSQUE CAPTURÉS, LES JEUNES ÉCUREILS VOLANTS S'APPROVOISENT VITE ET DEVIENNENT LES PRÉFÉRÉS DES ENFANTS.

# Dixie Dugan

BY M'EVROY AND STRIEBEL



# JOS. BRAS-de-FER

by H.M. FISHER



# MICHEL FINAUD

LANK LEONARD



CLANCY, J'AI DE MAUVAISES NOUVELLES POUR TOI. VRAIMENT? QUOI?



JÉ ME SUIS APPERÇU QUE TOUS MES TRACAS COMMENÇAIENT ICI AUSSI, JE NE VIENDRAI PLUS QUE DE TEMPS EN TEMPS. CE SONT DE BIEN MAUVAISES NOUVELLES, PHIL! MAIS POURQUOI BLAMES-TU MON RESTAURANT?



J'AI FAIT UN RETOUR SUR LES DERNIÈRES ANNÉES! ET C'EST ICI LE SEUL ENDROIT OÙ JE ME SOIS FAIT ATTRAVER. VOYONS, PHIL, TU TE FAIS ATTRAVER PARTOUT OÙ TU VAS. C'EST DANS TA NATURE.



TU VERRAS, CLANCY, EN RESTANT LOIN D'ICI DURANT DIX JOURS, JE TE LE PROUVERAI. CORRECT, MAIS JE SUIS SÛR QUE TU CONSTATERAS TON ERREUR, ET BIEN AVANT QUE LES DIX JOURS SOIENT ÉCOULÉS.



AINSI, PHIL A CONCLU QUE LE RESTAURANT DE CLANCY ÉTAIT LA CAUSE DE TOUS SES TROUBLES? OUI, TOM, ET AFIN DE LE PROUVER, IL N'Y RETOURNERA PAS AVANT DIX JOURS.



CELA ME FAIT SOURIRE QUAND JE PENSE QUE CLANCY M'A DIT QUE JE SÉRAIS MALCHANCEUX PARTOUT... C'EST RIDICULE!



RENTRONS À LA MAISON LIRE UN BON LIVRE, JE... OH, OH, CE PETIT GARÇON SEMBLE CHERCHER DE L'AIDE.



C'EST MON PAPA QUI L'A FAIT. BIEN, BIEN, TON PAPA EST TRÈS GENTIL, JE VAIS LE FAIRE PARTIR ET TE MONTRE COMMENT LE FAIRE VOLER.



MON PAPA A PRIS UN AN POUR LE FABRIQUER. C'EST DU BEAU TRAVAIL, IL A BEAUCOUP DE POUVOIR. ET...



IL S'EN VA.



WAW! IL EST DISPARU.



ET LE PÈRE DU GARÇONNET EST REVENU JUSTE À CE MOMENT? OUI, IL ÉTAIT ALLÉ CHEZ LUI CHERCHER UNE CORDE PLUS FORTE.



# LE JUGE PAQUIN



MAIS JE SUIS CERTAINE QUE J'AI APPELÉ À TON BUREAU... ET LYDIA M'A RÉPONDU QUE TU N'Y ÉTAIS PAS, HAL.



TU ES FATIGUÉE, BEV, VA T'ÉTENDRE UN MOMENT. MIKE ET MOI ALLONS JOUER À LA BALLE. ES-TU MALADE, MAMAN?



TOUT IRA BIEN, VA JOUER AVEC PAPA ET AMUSE-TOI BIEN, MIKE.



EST-CE QUE MAMAN EST MALADE, PAPA? NON, ELLE N'A BESOIN QUE D'UN PEU DE REPOS.



EST-CE LA DIRECTRICE DE L'ORPHELINAT QUI L'A RENDUE MALADE? POURQUOI DIS-TU CELA, MIKE? MME WEAVER EST-ELLE VENUE ICI, AUJOURD'HUI?



OUI, ET ELLE A POSÉ TOUTES SORTES DE QUESTIONS À MAMAN.



JE SAIS QUE VOUS ÊTES TRÈS OCCUPÉ, JUGE PAQUIN, ALORS JE SÉRAI BRÈVE. TRÈS BIEN, MME WEAVER, ENTREZ VOUS ASSEoir.



J'AI APPELÉ MME STOREY CE MATIN JUGE. ET JE COMMENCE À ME DEMANDER SI LA LETTRE ANONYME QUE NOUS AVONS REÇUE NE CONTIENT PAS UNE GRANDE PART DE VÉRITÉ. QUE VOULEZ-VOUS DIRE, MME WEAVER?



BIEN, LE PETIT MIKE M'A DIT DES CHOSSES QUI INDIQUENT QUE M. ET MME STOREY SE SONT QUÉRÉS... ET QU'IL EST PARTI SANS DÉJEUNER.



JE DOIS DIRE QUE CES CHOSSES ARRIVENT UN JOUR OU L'AUTRE DANS LA PLUS PART DES MÉNAGES. PEUT-ÊTRE... MAIS ELLE SEMBLAIT ASSEZ BOULEVERSÉE.

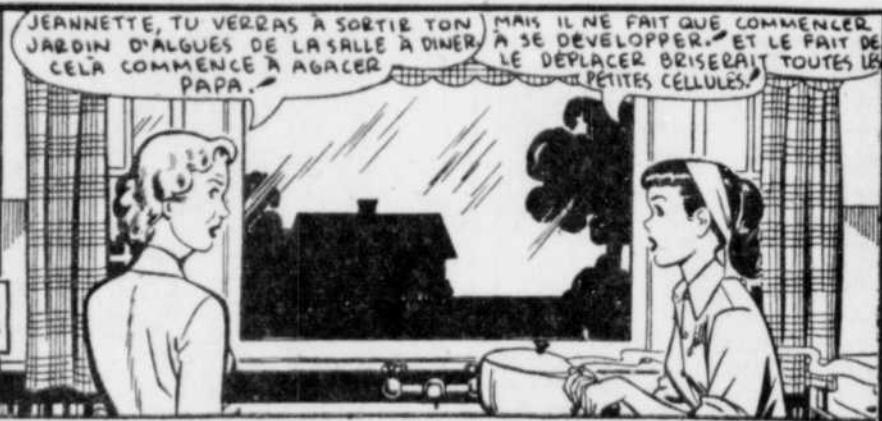


JÉ LUI AI DEMANDÉ SI ELLE AVAIT DÉJÀ ÉTÉ PATIENTE DANS UNE CLINIQUE MENTALE, ELLE M'A RÉPONDU, NON. JÉ VOIS, J'AI JUSTEMENT REÇU UNE LETTRE DE CE SANATORIUM AUJOURD'HUI. MME STOREY Y A ÉTÉ HOSPITALISÉE... IL YA DIX ANS.

OH WELSH DID

# LES JUMELLES JACOB

DICK BROOKS



JEANNETTE, TU VERRAS À SORTIR TON JARDIN D'ALGUES DE LA SALLE À DINER. MAIS IL NE FAIT QU'ÉCRIRE. ET LE FAIT DE CELA COMMENCE À AGACER PAPA. LE DÉPLACER BRISERAIT TOUTES LES PETITES CELLULES.



JE VAIS PLACER UN PETIT "SCREEN" AUTOUR LOESQUE PAPA SERA ICI.



TON JARDIN EXPERIMENTAL EST ENCORE ICI JEANNETTE? CETTE COULEUR VERTE M'ENLEVE L'APPETIT. ET CE N'EST PAS TOUT. TON SOLEIL ARTIFICIEL FAIT MONTER MON COMPTE D'ELECTRICITE. C'EST VRAI QUE LA LUMIERE LUI AIDE À POUSSER JEANNETTE. DE L'EAU FRAICHE ET DE LA NOURRITURE À PLANTES LUI ONT AUSSI AIDE, TED. DES ALGUES. À QUOI CELA EST-IL BON?



DE L'EAU FRAICHE ET DE LA NOURRITURE À PLANTES LUI ONT AUSSI AIDE, TED. DES ALGUES. À QUOI CELA EST-IL BON?



UN JOUR TOUT LE MONDE EN MANGERA, JEANNE. CELA Pousse PRES DES ETANGS. C'EST LA PLUS PETITE FORME DE VIE ANIMALE. ET MOI QUI AI TOUJOURS PENSE QUE C'ETAIT TOI.



QUE PERSONNE N'Y TOUCHE D'ICI UNE SEMAINE, SINON MON EXPERIENCE SERA RUINEE.



PLUS TARD ENFIN, LA GRANDE EXPERIENCE EST PARTIE... QU'A DIT TON PROFESSEUR DE BIOLOGIE DE TA RECOLTE D'ALGUES? PAS PIRE!



TU NE SEMBES PAS TRES ENTHOUSIASME... DIS, JULIE, CE CONSUME EST DELICIEUX. C'EST UNE BONNE IDEE D'AVOIR SAPOUDRE OU PERSIL COMME LA, EXCEPTE QUE CETTE COULEUR VERTE ME RAPPELE LES ALG... POURQUOI ME REGARDEZ-VOUS? VERT...? OH, NON.



VERT...? OH, NON.



MAIS PAPA, VOUS ETES UN PIONNER. TOUT LE MONDE EN MANGERA UN JOUR. ET PENSEZ-Y, VOUS SUIVEZ LA MEME DIETE QUE LE HEROS DE "BLACK LAGOON". JE VAS ACTIONNER LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

# CAVALIER ROUGE

TRED HARMAN

9-29



SORS-MOI D'ICI, PETE... VITE ET NE FAIS PAS TANT DE BRUIT. FERME-TOI, ROUGE. JE FAIS DE MON MIEUX.



LES BARREUX VONT CEDER. J'ATTENDS



J'AI ÉTÉ ACCUSÉ DE MEURTRE ET DE HOLD-UP PAR UNE PHOTOGRAPHIE TRUQUÉE ET POUR PROUVER MON INNOCENCE, JE DOIS SORTIR DE CE CACHOT. LE SHERIFF EST DE TON CÔTÉ. MARSHAL SE FIE À L'EVIDENCE DE LETTE PHOTO.



SH-H, VOICI LE CONDUCTEUR DE LA DILIGENCE, ATTENDONS ICI. OUI, IL ENTRE DANS LA MAISON DE PENSION OÙ HABITE CE RUSÉ PHOTOGRAPHE.



NOUS AVONS JOUÉ CAVALIER ROUGE. MAINTENANT, NOUS ALLONS NOUS DIVISER LES \$50,000 EN OR. O.K. FLASH, MAIS IL ME SEMBLE QUE NOUS NE DEVRONS PAS PRÉCIPITER LES CHOSES.



PETE, ILS S'EN VONT SE SÉPARER L'OR. JE VAIS LES SUIVRE PENDANT QUE TOI ET PETIT CASTOR IREZ CHERCHER LES NÉGATIFS DANS LA CHAMBRE. ALORS, SAUTE VITE SUR TON CHEVAL, SINON, TU VAS LES PERDRE DANS LA NUIT.



IL FAIT CLAIR DE LUNE, NOUS SOMMES CHANCEUX, TONNERRE.



IL NOUS SERA FACILE DE LES SUIVRE. JE M'EN DOUTAIS... IL VIENT DE SE DÉBARRASSER DE SON COMPLICE.



L'OR... IL VEUT LE GARDER... POUR LUI SEUL... ATTENDEZ-LE... OUI, JE SAIS... VITE... DIS-MOI OÙ... AVANT QUE TU...

# DICK TRACY



Bien sûr que tu m'as donné 20 billets, mais j'ai changé d'idée. Je veux la moitié de ces 200 mille.

CENT MILLE dollars pour ce que tu as fait ?

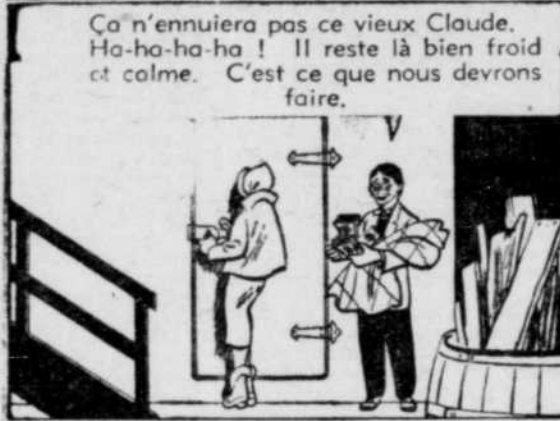


Tu n'as fait que monter à bord de l'avion déguisé pour ressembler à mon mari et tu es descendu à New-York.



Ce n'est pas ce que j'ai fait, mais ce que je sais! Allons, petite, donne vite!

Robbie, je te déteste!



Ça n'ennuiera pas ce vieux Claude. Ha-ha-ha-ha! Il reste là bien froid et calme. C'est ce que nous devons faire.



ELSA, EST-CE TOI? M. Tracy est ici.

Quoi? Sois calme!



Et voici mon frère Robbie, il a été d'un grand réconfort durant ces terribles jours.

Mains froides!



Savez-vous quelque chose? Avez-vous eu des nouvelles de Claudes?

Rien de défini, excepté ceci.



Et au deuxième étage de la maison.

C'est terriblement noir dans la chambre froide, mais je sais où est la crème glacée —



Mais j'en ai trop pris! J'ai un terrible mal au coeur! Oh - h - h -



— et si maman trouve ça je recevrai la fessée. Je fais mieux de cacher ces bâtons et cette crème glacée dans mon tiroir de commode.



Je n'en mangerai jamais plus quatre à la fois — ohhh —



Oh, mon coeur! Oh-h-

Et la crème glacée en fondant coule...

# COIN DES JEUNES



Trouver 16 anomalies contenues dans ce dessin

## MOTS POUR RIRE

Un voyageur pénètre dans une petite gare de campagne et demande à l'employé :  
— Dans combien de temps passe le prochain train pour Paris ?  
— Dans vingt minutes.  
— Parfait! Merci, monsieur.  
— Alors l'employé d'ajouter :  
— Seulement, vous feriez mieux d'aller le prendre à une station où il s'arrête!

en interrogeant les enfants au sujet du serin.  
— Qu'est-ce qu'un serin est capable de faire et que je ne puis pas faire moi-même ?  
— Se baigner dans une soucoupe, répond la plus naïve de la classe.

Une institutrice avait placé près de son pupitre une cage contenant un serin. De temps en temps elle faisait de l'histoire naturelle

Ce dimanche, M. le curé ayant fait appel à un confrère pour donner le sermon, termina les annonces par ce petit avis :  
— Mes frères, je ne vais pas vous faire un discours long et ennuyeux. M. l'abbé X... va s'en charger à ma place.

## DEVINETTES

— Quel est le plus essentiel au baptême?  
Rép. Le bébé.  
— Quel est le moyen d'ajuster la soupe dans son assiette?  
Rép. C'est d'en mettre.  
— Quel est le plus grand mot en anglais?  
Rép. "SMILES". Il y a un mille entre les deux "s".

— Quel est le mot de la langue française qui a le plus de "n"?  
Rép. Centaine. Il en a cent.  
— Quel est le fruit que les poissons n'aiment pas?  
Rép. La pêche.

(Tirés des recueils de Devinettes du Frère Jean-Ferdinand, Procure des Frères Maristes, Lévis).



Reliez les points par ordre numérique



## CHARADES

Aux pieds d'Auguste son  
Mon premier symbolise un gaz rare;  
Mon deuxième n'est pas mort;  
Mon troisième suit oui;  
Et mon tout est un joyau au Royaume du Saguenay.  
Rép. ARVIDA — (ar-vit-dâ)  
Au jeu, mon premier vaut souvent mieux que les rois.  
Mon second, dans l'autre hémisphère,  
Sembler cacher sa tête altière  
Dans le vide immense des cieux  
Et provoquer les dieux.  
Une reine aime mieux mettre fin à sa vie  
En portant son tout à son coeur  
Que d'aller déposer sa couronne à l'aville

Rép. ASPIC — (as-pie)  
Mon premier est une voyelle.  
Mon second nous est donné par Dieu.  
Mon troisième est le synonyme de cercle.  
Mon tout sert à faire avancer une barque.  
Rép. AVIRON — (A-vie-rond)  
De l'alphabet je suis premier.  
On tourne toujours mon dernier.  
On suit rarement mon entier.  
Rép. AVIS — (a-vis)  
Un remplit la rivière:  
Deux forme sa lisière.  
Tout offre un abri  
Au voyageur transi.  
Rép. AUBERGE — (eau-bergé)

# Amour éclos sous l'orage

par Henri Cabaud

La forêt accidentée grondait en éclats sonores sous l'orage. L'eau dévalait à allure de torrent des collines boisées, jusqu'aux vallonnements profonds, à la végétation luxuriante, par les chemins en pente abrupte, aussitôt ravins.

Surprise par la soudaineté de l'événement, Marie Le Kervier, dans sa claire toilette d'été, sa bicyclette à côté d'elle, s'abritait mal contre un gros arbre, au feuillage épais bientôt transpercé. Elle avait quitté la gentilhommière de ses parents, à deux kilomètres de là sous un ciel ensoleillé où elle n'avait pas deviné la menace que recelaient de beaux nuages gris pastel. Elle aimait ces échappées solitaires, aux buts de hasard et sans autre dessein que de prendre, comme elle disait, un bain de nature, au cœur des grands bois majestueux où les humains sont si rares que la flore innombrable — palpitante et bruisante pour le regard et l'oreille exercées — en paraît plus vivante.

A cinquante mètres, une cabane de vieilles pierres moussues à l'inimitable patine — des pierres plates juxtaposées entre lesquelles on ne voyait point de ciment — semblait tapie sous la futaie, au milieu des fougères et des houx. La jolie cabane, même sous la pluie diluvienne, dans la clarté subsistante d'une de ces journées faites pour être belle et où le soleil, toujours proche, n'accepte que des éclipses!

Un vieux couple de pauvres gens — l'homme mi-bûcheron, mi-bracconier, d'ailleurs infirme — habitait là depuis un temps immémorial, par tolérance. Ils parurent sur le seuil et, à grands gestes firent signe à la jeune fille de venir se mettre à l'abri. Pourquoi pas? On les disait honnêtes. Elle n'eut qu'une courte hésitation et, du plus vite qu'elle put, se hâta vers la cabane, sa bicyclette à la main. Le bûcheron s'élança au-devant d'elle et l'en débarrassa.

Vous n'auriez pas tardé d'être trempée, mademoiselle, lui dit la pauvre, en manière d'accueil.

Elle répondit d'un sourire désinvolte, demeurant à l'entrée, à regarder le ciel, tandis que l'homme plaçait sa bicyclette à l'intérieur.

A ce moment, on entendit, sur le chemin de grande communication qui suivait la vallée et passait non loin, le bruit d'une motocyclette tout aussitôt en vue et dont le conducteur, apercevant la cabane, stoppa pour s'y réfugier à son tour. Le maître du logis minable l'invita à introduire également sa machine, mais le motocycliste — vingt-cinq ans à peine — la laissa dehors, se contentant d'ôter son vêtement ciré, tout ruisselant pour la couvrir et entra, s'excusant, dès, surtout, qu'il eut constaté la présence de la jeune fille. Discrettement, il s'effaçait autant que possible pour ne pas se tenir trop près de celle-ci, mais ils étaient néanmoins rapprochés devant le seuil, tandis que les deux

pauvres gens s'étaient retirés au fond, après quelques banalités sur le temps, naturellement peu causeurs qu'ils étaient, par habitude d'être seuls.

Marie et le jeune homme, lui un peu derrière elle, regardaient en silence la pluie tomber. Pour ne pas adresser directement la parole à cette inconnue — de par son attitude une jeune fille bien élevée — il dit à leur hôte imprévu, d'une voix agréable :

— Vous vivez ici dans un ravissant décor!

— Oh! par ce temps-là! fit l'homme, avaré de ses mots.

Pas convaincu, le jeune homme, l'air rêveur, un peu grave, mais souriant, contemplait le paysage en hochant la tête et dit comme en aparté :

— C'est pourtant joli, la forêt mouillée!

C'était ce que pensait Marie, tout à l'heure déjà, quoique mal abritée près d'un arbre. Mais elle n'avait pas trouvé cette expression si heureuse et qui faisait image : la forêt mouillée. A coup sûr, il aimait la nature. Marie jeta sur lui, avec plus d'intérêt, un coup d'oeil à la dérobée : sa mise était très simple, mais correcte, c'était celle d'un citadin de condition moyenne, plutôt modeste. Et il semblait plus fin qu'aucun des jeunes gens qu'elle fréquentait dans son monde et qui décourageaient d'avance son cœur prêt à l'amour. Elle vit ses regards courir, admiratifs, d'un détail à l'autre du site où des gouttelettes pendaient, telles des perles d'argent, à toutes les feuilles et formaient parfois, rapprochées les long des branches minces des arbres, comme des guirlandes de brillants.

De son côté, il observa bientôt que la charmante cycliste était loin de paraître indifférente à cette vision et il crut pouvoir se permettre d'exprimer tout haut ses pensées, puisque cela n'impliquait pas forcément qu'il s'adressât à elle en particulier. Pour ne pas avoir l'air hautain et peut-être méprisant, elle émit à son tour une opinion. Ainsi, sans qu'une conversation s'engageât positivement entre eux, du fait de la réserve de Marie et de la discrétion du jeune homme, ils échangèrent néanmoins des propos entrecoupés de silence, mais qui, dans cette brève rencontre certainement sans lendemain, leur donnaient tout de même le sentiment intime qu'ils communiquaient dans le culte de la beauté des choses.

Le courant de secrète sympathie qui s'était ainsi établi de l'un à l'autre appela en même temps leur attention sur les deux vieux qui, assis à l'écart sur un coin de leur grabat, formaient un curieux tableau. La femme se souciait que son mari ne retournât pas en forêt aussitôt après l'orage, comme il en manifestait l'intention :

— Tu prendras mal, lui disait-elle gentiment.

— Si seulement tu pensais au-

tant à te soigner que tu te soucies pour ma santé! répondit-il avec bonté.

Ils parlaient à mi-voix et les jeunes gens ne pouvaient parfaitement les entendre, mais ce qui était évident et combien émouvant, c'était l'affection qui unissait ces miséreux, leur bonne entente, laquelle avait défîé les années et, qui plus est, la pire détresse. Marie et le jeune homme échangèrent un sourire attendri : qui eût dit qu'ils trouveraient dans cette cabane Philémon et Baucis?

Le motocycliste dit à la femme, et il n'y avait pas dans sa réflexion la moindre part d'ironie, mais peut-être, au contraire, un peu d'admiration :

— Vous l'aimez bien, votre homme!

La réponse vint de lui :

— Oh certes, on s'aime bien, tous les deux. Si malheureux qu'on soit, on s'entend mieux que d'autres!

Elle renchérit :

— On a toujours été unis ; on s'est toujours aimés.

— Avec ça, on peut supporter la malchance et la misère, conclut l'époux.

Les jeunes gens demeurèrent pensifs. Depuis qu'ils étaient à l'abri, le tonnerre ne grondait plus. La pluie, à présent, tombait moins fort. Marie aurait voulu que cet orage durât longtemps encore. Dans l'humble cabane perdue au milieu des bois, elle avait l'impression de vivre un moment unique, hors de son existence, en compagnie de ce jeune homme séduisant, l'air sérieux, simple et sensible, qu'elle eût aimé et qui n'était point de son monde, auprès de ce couple à la fois pitoyable et merveilleux, lié par la plus étroite affection et qui, sans conteste, avait connu cette suprême fortune : l'amour.

L'averse passée ne laissait plus derrière elle, et pour quelques minutes, qu'un rideau humide sur lequel jouait déjà le soleil.

Il allait falloir partir, et au lieu de cette féerie ou la pauvreté se paraît du charme de la nature et de la douceur de l'amour, retrouver le train-train habituel. Et de penser en quoi cela consisterait justement dans les jours proches, une tristesse angoissée la saisit. Une fois de plus sa famille envisageait pour elle un mariage où les considérations du coeu étaient les dernières dont il serait tenu compte. Réussirait-elle à l'éviter? Pourrait-elle encore retarder son immolation sur l'autel du Veau d'Or, — immolation à laquelle, avait-elle coutume de dire à son entourage, avec une ironie amère, elle se savait d'avance condamnée? L'épreuve allait commencer la semaine suivante. Un riche banquier et sa famille, parmi laquelle le prétendant, allaient être, avec d'autres amis, les hôtes des Le Kervier. Oh! les affreux moments en perspective que ceux pendant lesquels elle aurait à lutter secrètement pour faire échouer ce

projet d'union, qui, pour ceux qui l'avaient conçu prenait la forme d'un véritable marché!

Elle fut tirée de ses sombres réflexions :

— Voyez le bel arc-en-ciel! disait le motocycliste.

— Après la pluie, le beau temps! répondit-elle d'un ton léger.

C'était machinalement, parce qu'en étendant la main dehors elle n'avait plus senti une goutte d'eau et que le soleil étincelait, qu'elle avait prononcé ce lieu commun. Mais aussitôt, elle eut peine à retenir des larmes qui montaient brusquement à ses yeux de ce qu'elle pensait qu'au contraire, pour elle, le beau temps avait été celui, si bref, qu'elle venait de passer là et que la vie allait la reprendre dans un tourbillon d'orage...

Le motocycliste s'en allait, comme à regret, lui aussi. Il demanda des précisions sur son chemin, vers le prochain village. Ce fut Marie qui les lui donna. Ayant pris congé des vieilles gens, elle le conduisit jusqu'à la route, en lui expliquant à quel endroit, il devrait bifurquer. Ils avaient fait ainsi quelques pas ensemble. Tout naturellement, comme elle allait dans la même direction, ils en vinrent à marcher de conserve, à petite allure. L'idée qu'ils se quitteraient bientôt pour ne plus jamais se revoir permettait à Marie d'exprimer plus librement ses opinions, de telle sorte qu'arrivés près du village, à l'entrée duquel ils se séparèrent, ils avaient échangé toutes les confidences possibles sur leurs goûts, leurs penchants, leurs aspirations, qui les révélaient l'un à l'autre très proches par l'âme...

Demeurée seule, Mlle Le Kervier tourna ses regards vers la route qu'ils venaient de parcourir, elle évoqua la cabane jolie de la tendresse et de la misère et poussa un long soupir...

En arrivant chez ses parents, Marie trouva ceux-ci dans la consternation. Mais quelle bonne nouvelle pour elle : le banquier et sa famille renonçaient à venir. Traduction libre : les pourparlers d'hyménée étaient déjà rompus. Elle en battit des mains.

Certes, l'avenir ne se présentait pas pour cela comme un rêve enchanteur et il était très probable qu'elle ne ferait pas un mariage d'inclination. Mais enfin, c'était encore un sursis.

Pourtant, elle se sentait animée d'une sourde révolte impérieuse, en pensant que, ce jour-là, l'amour était passé à côté d'elle...

O joie! O bonheur! O délices! Quelques jours plus tard, Mlle Le Kervier recevait une lettre du jeune homme qu'elle avait rencontré dans la cabane du bûcheron. Il lui faisait part de la surprise qui avait été sienne en apprenant, à son arrivée au village, par un commerçant qu'il avait questionné, quelle était la jeune fille qu'il venait de quitter. Lui-même était le fils du banquier, mais d'un caractère si différent, si indépendant, si éloigné des choses de l'argent — ce qui faisait le désespoir de son père — qu'il s'était résolument refusé à se prêter à la combinaison matrimoniale échafaudée par sa famille. De là le contre-ordre donné par celle-ci.

Pourquoi, dès lors, le jeune homme était-il venu en promenade dans le pays? Tout simplement pour le plaisir de connaître le lieu où il avait été question que fut pour toujours aliénée sa liberté de cœur et avoir fugitivement la délicieuse sensation par défi à la destinée, d'en respirer l'air librement.

Et le miracle s'était produit de leur rencontre, où ils s'étaient si bien révélés le fond d'eux-mêmes, sans rien se dire de leur existence pratique, qu'ils n'avaient pas un instant soupçonné l'un et l'autre leur identité. Il terminait sa lettre en lui demandant la permission — si elle éprouvait des sentiments analogues aux siens — de mettre tout en oeuvre pour que leurs parents reprennent leur projet, puisque en tête de ce projet était inscrit à présent le mot : AMOUR, au lieu du mot : ARGENT...

Une fois mariés, bien qu'ils n'aient pas habité la gentilhommière des Le Kervier, ils étaient revenus, à des intervalles de quelques années, en un pèlerinage qu'ils ne s'avouaient qu'à eux-mêmes. Ils passaient, comme en promenade, s'arrêtaient à proximité de la cabane ou allaient bavarder avec le miséreux — de moins en moins bûcheron et de plus en plus braconnier — et sa femme. On eût dit qu'ils venaient là pour revivifier leur tendresse et lui trouver un exemple et des raisons de durée. Dans la vie courante, quelque heurt inévitable survenait-il entre eux? Il leur suffisait de se rappeler la cabane en forêt pour être

de nouveau rapprochés. Avec quelle gentillesse Marie, quand ses cheveux furent devenus gris, répétait encore à son époux, en ces occasions, sa phrase d'autrefois à laquelle les événements avaient donné tant de sens :

— Après la pluie, le beau temps! La cabane toute moussue est en ruine et ses occupants ont depuis longtemps disparu, mais à chaque voyage, Marie et le bon compagnon de son existence heureuse y retrouvent, avec l'émotion des souvenirs chers, la leçon de savoir s'aimer davantage en avançant en âge, — d'une affection plus solide et plus sûre, où il entre l'incomparable douceur des belles et grandes choses qui ont vieilli...

Henri CABAUD

## ARTISTE

(Suite de la première page)

Encore là, il y a des degrés. On rencontre ce que l'on appelle communément le "hobby" ou marotte, le passe-temps, l'occupation des loisirs. Mais nous avouons en toute humilité avoir rencontré il y a quelques semaines, un homme dont nous aurions dû entendre parler depuis longtemps, une personnalité de chez nous, trop modeste sans doute (et on peut en juger par le temps que l'on a pris à la découvrir) et qui a fait et fait encore une foule de choses dans l'ombre, des choses qui s'appellent des objets d'art et qui méritent d'être désignées ainsi.

M. l'abbé Arthur Tétrault

M. l'abbé Arthur Tétrault, puisqu'il s'agit de lui, vit en ermite sur les bords du lac Elgin dans les pittoresques montagnes du comté de Wolfe. Il s'est donné tout à tour au fusain, à l'aquarelle, à la peinture à l'huile, au pastel. Il a fait du cuir repoussé, il a joué dans l'étaim, il a fait des merveilles de sculptures qu'un grand critique a surnommées "ciselures".

On se surprendra qu'il n'ait pas fait de musique, car sa vie est tissée de mouvements...

Et à l'heure actuelle, à part de faire tout ce que nous venons de dire, à part d'avoir organisé une érable, d'avoir construit un chalet typique sur les bords de ce lac qui porte un nom historique, à part de faire, dans sa retraite, plus peut-être qu'il n'a jamais fait, ce prêtre modeste est à ériger une chapelle aux lignes originales sur les bords même du lac Elgin, une chapelle qui est le point de ralliement de la mission de Notre-Dame de Nazareth, un nom qui va très bien à la tranquillité des lieux. Et ces constructions, il les a érigées de ses mains, car il est aussi casseur et tailleur de pierre, maçon.

Et dans tout cela, à part de tout cela, au milieu de tout cela, il trouve le moyen de faire du ministère : de prêcher, de confesser, de dire la messe, de distribuer la communion, etc. M. l'abbé Tétrault connaît trois vêtements : les habits sacerdotaux, la soutane et la salopette.

Nous vous présentons maintenant le personnage :

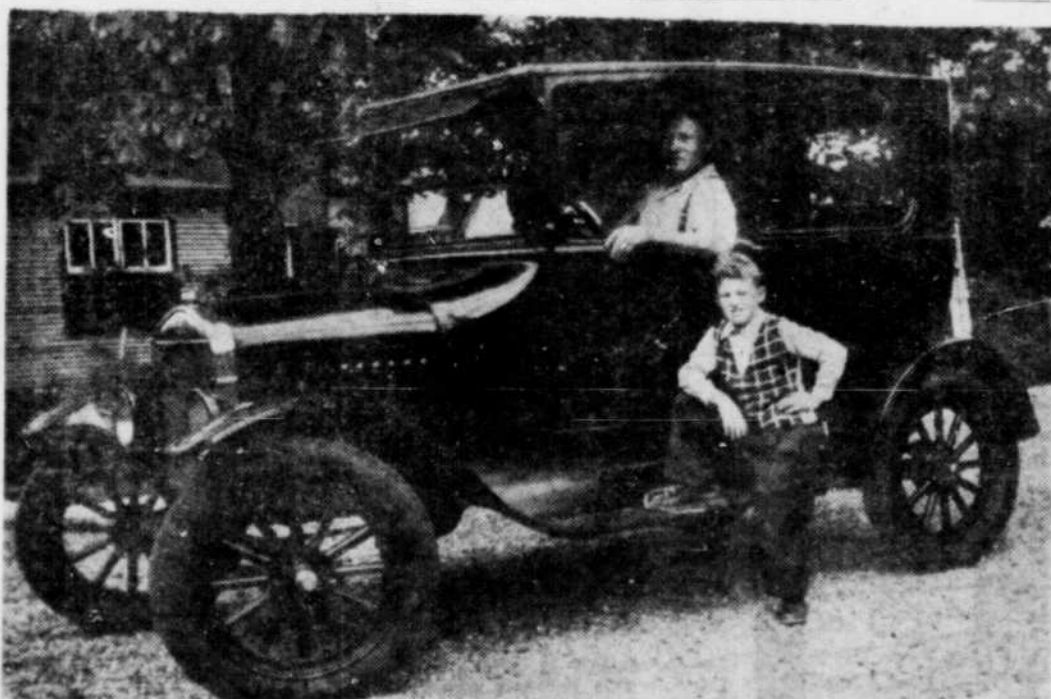
### Biographie

M. l'abbé Arthur Tétrault est né à St-Pie de Bagot le 17 février 1896 du mariage d'Evariste Tétrault et de Félicia Gobell. Il passa son enfance à Acton Vale mais surtout à Upton et fit ses études classiques au séminaire de St-Hyacinthe de 1908 à 1916. Cette année-là, il entra chez les Jésuites au noviciat du Sault-au-Récollet, fit deux années de littératures française, grecque et latine au scolasticat du même endroit, enseigna la littérature latine aux scolastiques. Puis, il enseigna la philosophie au scolasticat de l'Immaculée Conception, au collège Ste-Marie et au collège de Sudbury.

Le 15 août 1928, il est ordonné prêtre par Mgr Georges Gauthier, fait un séjour d'études en France et en Italie, s'en va à Toronto fonder avec des compagnons le scolasticat de cette ville où il enseigne la cosmologie. De retour à Montréal, il enseigne la Logique et la Métaphysique générale au scolasticat de l'Immaculée-Conception. En septembre 1934, il quitte les Jésuites à cause d'une mauvaise santé et vient résider dans le diocèse de Sherbrooke.

Il se retire chez son frère, Mgr Albert Tétrault, alors curé de Stornoway, pendant plus d'un an. Plus tard, il est assistant-aumônier chez les Petites Soeurs de la Ste-Famille à Collinsville jusqu'à l'arrivée des religieux dominicains. Il se

Voir ARTISTE — P 16 col 1



Sur cette photo on voit M. S. Denis, de Farnham, dans son automobile de marque Ford qui date de 1924. Elle est en parfaite condition et M. Denis circule dans les rues de

Farnham sans difficultés; il a même pris part, cette année, à la parade de la St-Jean-Baptiste, dont le parcours était de plusieurs milles.

## La brosse et le peigne doivent être impeccables

Après le ménage, le cuir chevelu a besoin d'un bon "ramonage": il est enduit de poussière et de saie comme une cheminée qui a trop tiré pendant la saison froide. Promenez vos doigts dans vos cheveux. Vous verrez que malgré les lavages fréquents, les impuretés s'y sont incrustées. Un nettoyage très minutieux vous rafraîchira la tête et l'aspect de vos cheveux.



Il arrive que de shampooing en shampooing, le savon laisse une légère couche qui obstrue les pores, les empêche de sécréter l'huile naturelle qui donne ses beaux reflets à votre chevelure. La mise en pils devient plus difficile, les cheveux sont indisciplinés. Certains shampooings ne donnent pas à votre tête la fraîcheur parfumée qui s'impose à la femme soignée, car la mousse colle aux cheveux.

Il existe une marque de shampooing qui produit une mousse abondante et disparaît tout de suite à l'eau claire: c'est un liquide incolore qu'on verse dans le creux de la main et qu'on applique ensuite sur la chevelure mouillée. Un bon massage jusqu'au fond de la tête atteindra toutes les mèches. Après un premier rinçage, appliquez une seconde couche de mousse afin de déloger les dernières particules de poussière qui ont résisté au premier traitement. Et pour finir, un abondant jet d'eau cristalline.

Brossez vos cheveux vigoureusement en ayant soin de laver brosse et peigne avant le shampooing. Vous serez enchantée du lustre restauré à votre chevelure. Le nettoyage de ces accessoires est de la plus grande importance. En le négligeant vous risquez de salir vos cheveux avant même qu'ils n'aient séché.

## Une réussite peut naître d'un contretemps

Comme chacun sait, c'est une irritation qui cause chez l'huître, la production d'une perle. De même, dans la vie, certains mauvais coups du sort servent parfois de point de départ au succès. Pour chaque personne qui rencontra naturellement le succès, je pourrais vous en nommer dix qui y sont arrivées à partir d'une tragédie. Louise est une de celles-là.

### FILLE AINEE

Louise approche la trentaine et elle est l'aînée d'une famille de



Un intrus que l'huître transforme en perle:

six. Elle commença à travailler immédiatement après ses études secondaires. En grande partie à cause de l'argent qu'elle rapportait, les autres enfants: trois garçons, deux filles, jurèrent capables de poursuivre les leurs. Par la suite, ils se marièrent, mais Louise fut toujours trop occupée pour prendre le temps d'accepter des sorties. Plus tard, elle obtint un poste assez important dans sa compagnie.

A cette époque, son père mourut et sa mère eut une crise cardiaque. Il fut donc décidé que Louise resterait à la maison pour la soigner.

### GARDE-MALADE PRATIQUE

"Je voulais payer quelqu'un pour s'occuper de maman," dit-elle gravement, "parce que je n'étais réellement pas une garde-malade expérimentée. D'autre part, mon salaire d'alors me permettait de bien rémunérer quelqu'un sans me gêner. Mais, ma mère ne voulut rien entendre. Elle voulait absolument un membre de la famille et comme les autres ne pouvaient délaissier leur maisonnée, cela me revenait.

"J'abandonnai donc mon emploi et restai chez moi pour soigner ma mère jour et nuit. Bien que les autres nous aient aidés financièrement, notre budget était assez serré.

"C'est alors qu'une des compagnies importantes de la ville vint s'établir dans notre quartier. Naturellement, ce fut une chance pour les travailleurs locaux à qui cette firme offrit des emplois.

### SAGE DECISION

"Cette compagnie étant située tout près de chez moi, j'avais l'habitude de m'asseoir à la fenêtre et de regarder les jeunes filles qui s'y rendaient. J'avais désiré de tout mon coeur être l'une d'elles, mais cela était hors de question.

"Finalement, j'eus une idée. Comme il n'y avait pas de cafétéria dans les environs, ni d'endroit convenable pour dîner, je décidai d'organiser un service de boîte à lunch. Le docteur consentit à ce que quelqu'un d'autre s'occupe de ma mère trois heures par jour. Ces trois heures m'étaient d'une très grande utilité!

"J'appelai le directeur du personnel et il fut enthousiasmé de mon plan. Je me renseignai sur tout ce qu'il fallait pour organiser un tel système et je commençai. A prix très modestes, j'offris un choix de trois diners. Et maintenant je fais des affaires d'or et j'ai un très bon revenu, même ma mère qui s'était montrée réticente au début, a commencé à s'intéresser à la chose. Elle a maintenant une garde-malade à la journée et je dispose de tout le temps voulu pour m'occuper de mon petit commerce". Voilà un projet fructueux, bien qu'il ait été occasionné par une malchance!

## GOURMANDISE ET THE DE CINQ HEURES



Si vous recevez des dames qui ne se préoccupent pas trop de leur ligne, vous obtiendrez un certain succès en leur servant des petits pains chauds que vous remplirez généreusement, après les avoir enduits en deux ou trois endroits, d'un mélange de jambon préparé, de fromage, d'olives et de mayonnaise. Vous remettrez à four modéré pour 15 minutes.

Voici une autre recette, qui n'est pas illustrée ici, mais qui est également excellente: SANDWICH HAWAÏEN AU POULET: Tranchez en deux morceaux 4 muffins anglais, sur le sens de la hauteur. Beurrez chaque morceau, placez sur une casserole plate et faites brunir sous le feu du "broiler". Déposez une tranche de poulet cuit sur chaque moitié.

Mélangez 1 boîte (10 1/2 onces) de crème de poulet condensée, 1/3 de tasse de lait homogénéisé, 1/4 de tasse d'oignon finement haché, 1/4 de c. à thé de sel. Étendez ce mélange à la cuiller, sur le poulet. Posez une tranche d'ananas sur chaque morceau; saupoudrez d'une tasse et demie de fromage cheddar naturel râpé et d'un peu de paprika. Placez au four à 350 degrés ou sous le "broiler" à feu modéré, jusqu'à ce que le fromage fonde. Servez chauds ces carrés de muffins sur lesquels vous pourrez mettre au dernier moment une olive farcie.



Ce pouding-biscuit est simple à faire et il a une délicate saveur ainsi qu'un aspect agréable et appétissant. Il se sert aussi bien à 5 heures qu'au repas régulier.

3 tasses de Rice Krispies; 1-3 tasse de beurre; 2 cuillères à table de gélatine; 1 1/2 tasse de jus d'orange, frais ou en boîte; 1/2 tasse de sucre; 1/4 cuiller de sel; 2 cuillères à table de jus de citron; 1 tasse de 8 onces de crème de guimauve; 1 tasse de crème fouettée.

Ecraser les céréales en miettes; les mélanger avec le beurre et le sucre et garder 2 cuillères à table de ce mélange. Presser ce mélange fermement et en former une croûte que vous étendez dans le fond d'un moule de 8 x 8" environ. Diluez la gélatine dans de l'eau froide. Portez le jus d'orange, le sucre et le sel au point d'ébullition et ajoutez-y la gélatine que vous aurez préalablement diluée dans un peu d'eau froide; remuez jusqu'à dissolution complète. Ajoutez le jus de citron et laissez refroidir. Quand ce mélange commence à épaissir, ajoutez la crème de guimauve (marshmallow) et étendez sur la croûte. Laissez refroidir et épaissir complètement. Avant de servir, étendez la crème fouettée sur le dessus et parsemez des restes de céréales émiettées.



## LA TRIBUNE

OFFRE A TOUS SES LECTEURS  
DE SHERBROOKE  
ET DES  
CANTONS DE L'EST

- DES NOUVELLES LOCALES ET REGIONALES
- UN SUPPLEMENT ILLUSTRE CHAQUE SAMEDI
- UNE PUBLICITE DES PRINCIPAUX MARCHANDS DE SHERBROOKE ET DE LA REGION
- UN SERVICE D'IMPRIMERIE COMMERCIALE
- UN SERVICE DE PHOTOGRAVURE
- UN SERVICE D'ARTISTES POUR DESSINS COMMERCIAUX
- UN SUPPLEMENT POUR LA FEMME, LE MERCREDI

## Fernande

Un grand amour a-t-il besoin de s'exprimer par des mots ?

Q. — Je suis mariée depuis quelques mois, et j'aimerais avoir votre opinion sur ce qui suit. Tout le temps de notre fréquentation, mon prétendant, mon mari d'aujourd'hui, était très gentil, très fidèle, et très bon pour moi, mais, quand il m'a demandée en mariage, il ne m'avait encore jamais dit qu'il m'aimait. Je croyais bien qu'une fois mariée, il me dirait de ces jolies choses qui nous font tant plaisir, à nous, les femmes. Hélas ! ce fut la même chose . . . Je n'ai jamais été capable de lui entendre dire qu'il m'aimait. Quand je lui pose la question, il ne répond pas, ou bien il me répond quelque chose qui ne veut rien dire . . . Je ne suis pas sûre de moi et j'aurais eu tant besoin d'un homme qui m'aurait rassurée. Si une fois seulement je l'entendais dire qu'il m'aime, je pourrais tout faire pour lui. Pourquoi mon mari me refuse-t-il ces aveux qui me rendraient si heureuse ?

PRIVEE DE TENDRESSE.

R. — Il est assez difficile de s'apitoyer sur votre infortune quand on est témoin de tant de détresse, tant de problèmes compliqués dans la vie de certains ménages.

Pour vous consoler, je vous dirai qu'en général, les hommes n'aiment pas à faire cette sorte d'aveu. Ils considèrent probablement comme un signe de faiblesse, un manque de virilité, ou peut-être une déchéance de dire à une femme qu'ils l'aiment. Ils le lui font comprendre par d'autres moyens, mais rarement, je vous le répète, ils vont risquer une parole qui peut les compromettre pour longtemps, ou leur coûter joliment cher. La plupart des hommes ne sont pas aussi démonstratifs que les femmes, et n'expriment pas par des mots ce qu'ils ressentent pour nous. Ils ne sont pourtant pas sans savoir que nous trouvons irrésistibles certains acteurs par exemple, qui savent si bien dire les choses au cinéma ou à la télévision, mais il ne faut pas oublier qu'ils sont payés bon prix pour le faire. Ce doit être parce qu'ils n'aiment pas ça, eux non plus, qu'ils exigent une telle rémunération.

Quant à vous, petite madame, vous feriez aussi bien d'en prendre votre parti tout de suite, et de ne plus imposer cette torture à votre mari en essayant de lui arracher cette phrase qui lui reste prise au fond de la gorge, et qui n'ira jamais plus loin que là. Il se jetterait plutôt dans le feu pour vous si c'était nécessaire ; mais pour vous jouer une scène d'amour, vous savez bien qu'il n'en est pas capable, le pauvre garçon . . . Ce qu'il éprouve pour vous se compose de trop de sentiments complexes pour pouvoir les exprimer dans un seul mot. Il aurait peur que ça sonne faux, ou que vous le trouviez ridicule.

J'ai parlé de votre problème à une dame âgée qui a eu deux maris. Elle a trouvé drôle que vous attachiez tant d'importance à une chose à laquelle, elle, n'avait jamais songé. De mon temps, m'a-t-elle dit, quand un homme nous demandait en mariage on se disait que c'était parce qu'il ne devait pas trop nous haïr, et on se contentait de ça. J'ai trouvé qu'elle avait raison . . .

FERNANDE.

Q. — Il y a exactement deux ans que je suis mariée. Je vous dis mon âge parce que vous dites souvent : quand un couple ne s'entend pas "ils se sont mariés trop jeunes" . . . J'aime mon mari et lui dit m'aimer aussi ; il me donne sa paye toutes les semaines, il ne sort jamais excepté les fins de semaines, et il m'emmène toujours avec lui. Cependant, quand il arrive de son travail, il dit toujours qu'il a vu ou parlé à celle-ci ou à celle-là, qu'il trouve bien chanceux l'homme qui peut sortir avec elle parce qu'elle est jolie, etc . . . Et même en auto, il faut qu'il envoie la main aux jeunes filles, même s'il ne les connaît pas.

Vous allez me dire que je suis jalouse parce que mon mari me le dit aussi quand j'essaie de lui faire comprendre qu'il a une femme à lui . . . Il ne me dit plus jamais un mot d'encouragement, et pourtant quand j'étais fille, il disait que j'étais la plus belle et qu'il n'y en avait pas d'autre pour lui. Quand je lui rappelle cela, il me répond : "Maintenant que le rat est pris, j'ai pas besoin de gaspiller de fromage".

Dernièrement, nous avons été invités à des noces. Eh bien, monsieur ne m'a pas fait danser une seule fois ; j'étais assise à le regarder danser avec celle-ci ou celle-là et il n'a pas manqué une seule danse. Je lui ai dit que la prochaine fois, il pourrait s'attendre à ce que je m'amuse aussi, et que j'avais bien l'intention de ne pas manquer une occasion. Il m'a répondu : " . . .

de nos jours, on ne peut plus se fier aux femmes". (Ici, je passe sous silence l'aventure en question) . . . Que pensez-vous de cela ? Après deux ans de mariage, être si malheureuse. J'essaie de m'encourager, ça ne sert à rien. J'essaie d'être de bonne humeur avec lui et je réussis à cacher ma peine. A nous voir ensemble, tout le monde pense que nous formons un ménage parfait.

Si n'était ma parenté, je ferais la même chose ; je sortirais tous les après-midis, et je m'en ferais moi aussi des amis, chose qui peut arriver avant longtemps.

Vous, jeunes filles, qui vous plaignez parce que vous avez 25 ans ou plus et que vous n'êtes pas mariées, que je voudrais bien être à votre place ; que je changerais bien vite avec vous. Plutôt que de risquer de vous faire embêter comme moi, restez donc filles . . .

Quant à vous, Fernande, je sais à peu près la réponse que vous allez me donner : que je suis jalouse, que le temps assagira mon gars, etc . . . mais durant ce temps, c'est l'amour qui s'en va . . .

A LA DERIVE.

R. — Vous avez remarqué que j'ai supprimé certains passages de votre lettre ? un peu trop révélateurs. En effet, vous pouvez bien être un peu jalouse . . . qui ne le serait pas à votre place ? Vous avez épousé un Don Juan pas ordinaire . . . et cruel avec cela . . . Quand un homme flirte ouverte-

ment devant sa femme, quand il admet devant elle éprouver une attirance physique envers celle-ci ou celle-là . . .

J'ai publié le paragraphe que vous destinez aux jeunes filles de vingt-cinq ans et plus encore célibataires, ainsi que le précédent où vous déclarez envier celles qui ne sont pas mariées . . . En publiant ces passages de votre lettre, mon intention n'est pas d'effrayer les jeunes filles "en amour" ; je n'ai même pas l'espoir de les mettre en garde à temps contre les Don Juan de l'espèce de votre mari . . . Je souhaite seulement que vos paroles fassent mieux apprécier, ou plutôt moins regretter d'être restées célibataires toutes celles avec qui vous voudriez maintenant changer de place.

Mon dernier conseil : n'essayez pas d'imiter votre mari dans l'espoir d'arranger les choses . . . vous ne pouvez que les empirer . . . Tenez-vous bien tranquille, et continuez donc à donner au monde l'image d'un mariage heureux . . . vous savez le dicton : Sauvez la surface . . .

Enfin, quand un homme se comporte comme le fait votre mari, comment voulez-vous qu'une femme puisse être heureuse ? Ce genre d'homme est un spécimen assez rare, mais il doit y en avoir eu à toutes les époques. J'ai connu personnellement des vieilles femmes qui avaient passé toute leur vie avec un mari comme le vôtre, et, avancées dans la soixantaine, ces femmes manifestaient encore de l'inquiétude sur le comportement du bonhomme qui n'avait jamais cessé d'être un coureur de jupons et ne s'en était jamais caché. Ceci pour vous dire que si vous ne voulez pas passer votre vie à "regarder de travers", comme on dit, à refouler l'une après l'autre les petites blessures d'amour-propre que vous aurez à subir à chaque occasion, il va falloir que vous vous fassiez une mentalité différente pendant que vous êtes encore assez jeune. Autrement, vous allez, comme ces femmes, passer votre vie à espérer d'une fois à l'autre que ce sera la dernière fredaine de votre mari, qu'il s'assagira avec l'âge, ce qui n'arrivera pas, ou que vous-même deviendrez indifférente, ce qui n'arrivera pas davantage.

Je crois comprendre que c'est la seule chose que vous reprochiez à votre mari. Il vous fait bien vivre, il a bon caractère, il doit être bel homme aussi pour que vous l'aimiez autant . . . et il vous aime aussi, même s'il a un oeil sur toutes les autres, c'est vous qui êtes la femme qu'il aime ; toutes les autres ne sont que convoitées, passagèrement . . .

Q. — Je suis âgée de vingt ans ; mes parents sont très sévères pour moi. Je travaille à la ville, je gagne un petit salaire, je suis obligée de donner toutes mes payes, je ne garde que deux ou trois dollars pour moi. Mes parents me défendent de visiter mon oncle et ma tante parce qu'il y a environ un an, mon père s'est chicané avec mon oncle ; il disait que mon oncle sortait avec des jeunes filles et que mon oncle était dangereux pour moi. C'est pour cela qu'ils me défendent d'aller n'importe où. Je ne peux même pas aller au cinéma, je vais juste à la messe et je passe le reste de la journée à la maison. Je m'ennuie et je pleure. Si, au moins, j'avais des amies, mais non, je suis seule, sans consolation. Trouvez-vous cela correct pour moi de toujours rester à la maison, de ne jamais sortir. On a la télévision où je travaille le soir, mais toujours regarder la télévision, cela devient "plate" ; je ne sais plus que faire. Donnez-moi un conseil, je meurs d'ennui . . .

COEUR BRISÉ.

R. — Ce n'est bon pour personne d'être enfermé et chacun a besoin d'un minimum de liberté. Autant je trouve blâmable les parents qui laissent courir leurs jeunes filles à leur fantaisie, autant je désapprouve ceux qui tombent dans l'excès contraire et qui se défendent, sous le couvert de la morale, pour séquestrer leur fille.

Il faut toujours bien être logique. Il n'est pas plus dangereux de laisser sortir une jeune fille pour visiter des parents ou des amis, pour aller à des réunions, que de la laisser travailler dans n'importe quel milieu.

Dans bien des cas, ce n'est qu'un abus de pouvoir de la part du père ou du mari, parce qu'il y a des hommes qui ne permettent pas à leur épouse dans la soixantaine d'aller jouer aux cartes où ailleurs . . .

Dans votre cas, je crois qu'il faudrait insister davantage pour qu'on vous accorde des permissions de sortir, raisonnablement, entendons-nous. Ce n'est pas par les larmes qu'on obtient grand chose dans la vie, pas même avec son père. J'espère que vous ne pleurez pas devant lui, autrement il n'aurait pas tout à fait tort de craindre que vous ne sachiez pas vous défendre à l'occasion, et c'est peut-être ce sentiment de protection envers vous qui l'empêche de vous perdre de vue en dehors des heures de travail.

Commencez donc dès maintenant à laisser entendre à votre père que vous n'êtes pas une prisonnière puisque vous n'avez jamais commis de crime et que vous avez besoin d'avoir des amis comme tout le monde. S'il continue de vous empêcher de sortir, honnêtement encore une fois, menacez-le de partir quand vous serez majeure. Vous avez vingt ans, dites-vous ? Rappelez-le à votre père s'il continue à vous traiter comme un enfant. Et tâchez de ne pas abuser de votre liberté quand vous pourrez l'obtenir . . . Je vous souhaite bonne chance.

\* \* \*

Q. — Une de mes filles mariées m'a menacée de me tourner le dos si je me remarie. Je n'ai que cinquante-deux ans et je suis demandée en mariage par un veuf de mon âge. C'est un assez bon parti et, il me semble que j'ai bien le droit de refaire ma vie avec lui. Je suis devenue veuve à trente ans et j'ai élevé ma famille de quatre enfants sans aide de personne. Aujourd'hui, ils peuvent se passer de moi. Mes filles se montent la tête l'une et l'autre, prétendent que mon prétendant a déjà eu une mauvaise conduite, qu'il en veut à mon argent, etc. Peuvent-elles réclamer la part de leur père de mon vivant . . . J'ai bien du trac et je n'ose en parler à mon futur. J'aime bien mes enfants malgré tout ce que j'endure et si j'étais certaine qu'elles me renieraient plus tard, je crois bien que je n'aurais pas le courage de me remarian. Pensez-vous que mes enfants peuvent renoncer à leur mère pour toujours ? — FEUILLE D'AUTOMNE.

\* \* \*

R. — Vos enfants ne vous comprennent pas, pas plus que vous ne les comprenez. Mettez-vous à leur place . . . D'ailleurs, il est bien rare que les enfants aiment voir leur mère s'amouracher d'un homme autre que leur père. La plupart cependant ne s'objectent pas aussi violemment que les vôtres.

Je suis bien d'opinion qu'une fois leur surprise et leur dépit atténués devant votre attitude ferme et décidée, ils ne pourront faire autrement que se résigner et ne vous abandonneront pas.

Quant aux questions d'argent, si vous avez des doutes, consultez un notaire.

\* \* \*

Q. — Trouvez-vous que mon mari a raison de vouloir mettre notre fille à la porte parce qu'elle est fréquentée par un garçon que nous n'approuvons pas ? C'est un garçon dont on ne connaît pas grand chose et qui ne fait pas de religion. Ma fille prétend qu'il est catholique, mais mon mari prétend le contraire. Quand il a commencé à venir à la maison, ils se rencontraient déjà depuis assez longtemps. Je vous assure que je suis mal prise entre eux deux. Mon mari ne comprend rien quand il est choqué et croit que cela a du bon sens de mettre une fille de dix-neuf ans à la porte. Comment arranger les choses et que me conseillez-vous de faire ? — TOUJOURS LA MERE.

R. — Il faudrait, à mon sens, que vous arriviez à faire comprendre à votre mari qu'il n'a pas le droit, moralement, de jeter son enfant sur le pavé parce qu'elle est tombée amoureuse, même d'un mauvais sujet. Une fois que vous aurez apaisé votre mari, il faudra entreprendre habilement votre fil-

le et essayer de la détacher de ce garçon autant que vous le pourrez. Vous ne réussirez probablement pas, seulement, en lui faisant comprendre qu'elle n'obtiendra jamais le consentement de son père à ce mariage, vous avez des chances que ce garçon n'ait pas la patience d'attendre qu'elle soit en âge, ou bien, que dans l'intervalle, votre fille s'amourache d'un meilleur parti.

\* \* \*

Q. — J'aimerais que vous me recommandiez un bon professeur de chant à Sherbrooke. — ROSSIGNOL DES BOIS.

R. — Il m'est impossible de vous donner ici ce renseignement qui est du domaine commercial. Si vous voulez m'envoyer votre nom et votre adresse ainsi qu'une enveloppe suffisamment affranchie, je vous donnerai les noms de ceux que je connais.

\* \* \*

Q. — Il y a quelques mois, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme de mon âge. Nous nous sommes rencontrés dans un restaurant ; nous jasons ensemble, ensuite, il me demandait pour un tour de voiture. Comme j'étais avec une amie et qu'elle ne voulait pas, je refusai. Tous les dimanches, c'était la même chose, et cela, pendant trois semaines. Il revenait toujours de bonne humeur.

Je me suis absentée une fin de semaine et ce garçon m'a cherchée partout pendant deux jours. Alors, la semaine suivante, ses amis lui ont présenté une jeune fille plus jeune que moi, une étudiante. Son idée était de l'accompagner seulement pendant la veillée du samedi soir, mais voilà qu'elle s'amourache de lui et pleure à son départ. Lui, est un garçon sensible et ça lui coûte toujours de laisser une jeune fille, et c'est depuis ce temps qu'il la fréquente.

Un samedi, je lui ai téléphoné alors qu'il partait pour la voir, et, au lieu d'aller chez elle, il est venu me rencontrer à la même place ; cette fois-là il m'a dit qu'il voulait la laisser, mais il n'y a pas encore eu de changement.

Chaque fois qu'il me voit, il me demande de lui téléphoner, et même il me téléphone en présence de cette jeune fille. Quand je lui dis que je suis fatiguée d'attendre, il me répond : Patiente ! Patiente ! j'en fais autant de mon côté.

Pensez-vous que ce garçon s'intéresse vraiment à moi ? Ça lui arrive souvent de venir me voir au lieu d'aller voir l'autre. Il est toujours de bonne humeur avec moi et même me parle d'avenir.

Un soir, je lui ai téléphoné et je lui ai dit que j'étais fatiguée d'attendre. Alors, il m'a répondu : "C'est bien simple, n'attends plus. Je t'ai déjà dit de patienter." Tout de suite après cela, il a changé de conversation et il était de bonne humeur.

Est-ce que je fais bien de l'attendre ? Il m'a dit encore dernièrement que bientôt il finirait avec l'autre. Moi, je l'aime bien, et je crois qu'il m'aime aussi puisqu'il l'a déjà laissée seule pour venir me voir. C'est un garçon qui me respecte. Un conseil, s'il vous plaît. — AMOUREUSE.

R. — Il est bien évident que ce garçon s'intéresse encore à vous, mais cela ne veut pas dire que vos chances sont meilleures que celles de l'autre jeune fille. Vous avez bien tort d'essayer de le séparer d'elle, et surtout d'insister. C'est le meilleur moyen de le perdre tout à fait.

Au lieu de cela, si vous encouragez un autre jeune à vous faire un peu la cour, pour que celui que vous aimez réalise qu'il peut vous perdre s'il continue à courir deux lieues à la fois. S'il ne s'objecte pas, vous pourrez en déduire qu'il ne vous aime pas ; et vous serez fixée. Si au contraire, il vous demande des explications, vous aurez beau jeu pour lui poser vos conditions . . . et surtout, ne prenez pas pour réponse "Patiente" Vous devez avoir autre chose à faire . . .

\* \* \*

Mlle Rita Vachon, Lac Mégantic, R.R. No 2, P.Q., demande les chansons suivantes : La Famille, Mais Pourquoi pas, Viens plus près, Mon Petit Paradis, Mais puisqu'il faut se quitter, Marianne, Le Chemin du Paradis.



Cette robe d'après-midi, que Christian Dior a désignée comme étant du style "fuseau" comprend un corsage long non ajusté et une jupe étroite à partir des hanches. Deux boucles de même tissu à l'encolure et sous la taille garnissent cette robe. Un immense col drapé se relève et couvre la tête d'un élégant capuchon. A droite, cet élégant costume d'hiver est une innovation du couturier parisien Lanvin-Castillo. Des poches de corsage, en mouton de perse noir, forment contraste sur le lainage blanc du costume. Les accessoires, chapeau, gants et souliers sont également noirs.



## La marche vers Octobre

La saison d'automne voit s'épanouir de nouveau la vie mondaine, avec ses obligations et aussi ses plaisirs. On peut faire la nique au ciel gris, quand on accroche les regards avec un ensemble dernier cri



Cette robe de lainage noir moucheté de blanc à effet de jaquette, est une création de Gabrielle Chanel, de Paris. Elle descend à mi-mollet et comprend une jupe droite et un corsage agrémenté de soutache de laine blanche.



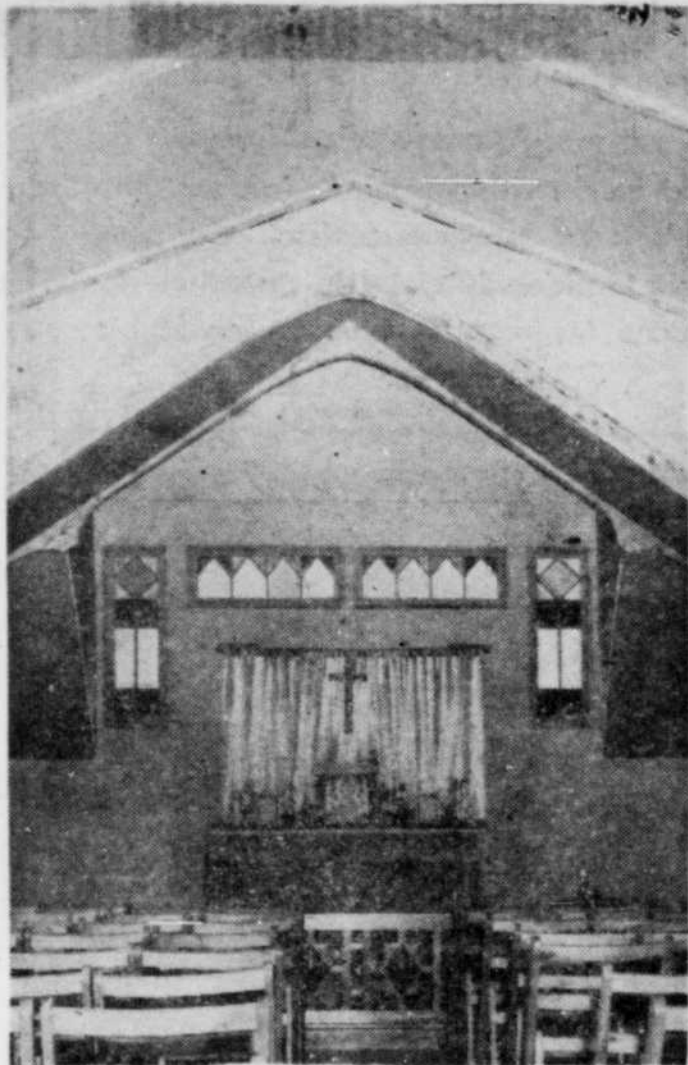
Manguin, de Paris, a utilisé un tissu en imitation de léopard noir et blanc pour exécuter cette robe de jour. Le col et les poignets sont de jersey noir, de même que les boutons et la ceinture de suède. Le chapeau, de même tissu que la robe, emprunte la ligne "Sphinx" de Manguin.

## Le MARCHAND réellement D'AFFAIRES annonce dans le quotidien La Tribune

DANS LE DOMAINE DE L'AUTOMOBILE :

Cette industrie se classe au premier rang avec une augmentation de 27.8 dans les ventes au Canada.

RECEVEZ VOTRE PART DE CE MARCHÉ! ANNONCEZ DANS LA TRIBUNE — A SHERBROOKE 6 PERSONNES QUI SE LICENT LA TRIBUNE.



L'intérieur de la chapelle

## ARTISTE

(Suite de la page 12)

retire à l'Hospice du Sacré-Coeur d'où il rayonne un peu partout, prêchant des retraites et aidant des confrères. Il fait aussi du ministère dominical successivement à Ste-Marguerite-Marie de Magog, à St-François-Xavier de Brompton, à Ste-Anne de Danville, à St-Camille de Cookshire, à St-Marc de Cook-cook, puis à Ste-Praxède de Brompton.

### Constructeur

En août 1944, M. l'abbé Tétrault achète au lac Elgin, de M. Adéodat Thibault, un terrain pour construire une habitation. Il commence par tracer un chemin, puis travaille aux fondations et à la charpente. Cette année-là, le froid vient à bonne heure, la neige aussi et M. Onésime Martel lui prête son chalet en attendant qu'il se trouve un toit. En 1946, un premier mur de sept pouces, en ciment, est terminé. Du bas à la corniche, il a été construit de peine et de misère, M. Tétrault montant le ciment à la chaudière. Il garde avec lui M. Apollinaire Martel qui fait la "pote" et égale la maison par sa bonne humeur. Ce devait être un compagnon précieux jusqu'en 1950.

### La chapelle

Le 1er juillet 1953 s'annonce le décret de fondation de la desserte de Notre-Dame de Nazareth. La première messe des fidèles est célébrée quatre jours plus tard. Un

autel de fortune se dresse dans le solarium de la maison. M. l'abbé Tétrault commence à recevoir quelques dons pour organiser la chapelle. Un ensemble d'ornements usagés est apporté par M. l'abbé Napoléon Loiselle; une autre série d'ornements, des neufs ceux-là sont données par son frère, Mgr Albert Tétrault, ainsi que des linges d'autel et du culte, un missel et autres objets. D'autres personnes contribuent aussi au vestiaire.

Au printemps de 1956, on commence le creusement qui recevra les fondations de la future chapelle. On coule le ciment à la mi-juillet. A cette occasion, 22 personnes entrent en "corvée"; il y en a du village et aussi, du secteur estival du lac Elgin. Au début du mois d'août, la charpente commence à s'élever. M. l'abbé Tétrault est seul et les travaux avancent lentement. Fin d'octobre, la chapelle n'a pas reçu sa toiture. Il fait appel aux ouvriers de l'archevêché de Sherbrooke pour lever le toit. Malheureusement, au cours de l'hiver, à cause de l'accumulation de la neige, la toiture s'affaisse et menace d'écraser toute la construction. Au printemps, il faut démolir complètement la toiture et recommencer à neuf, sur un autre plan. M. l'abbé Tétrault prend avec lui un aide qu'il a toujours gardé depuis, M. H. Louis Bergeron, et au début de septembre, on commence l'érection de la tour qui servira à la fois de campanile et de sacristie.

Depuis juillet 1955, la messe est dite dans la chapelle où 152 personnes peuvent s'asseoir. Des se-



L'extérieur de la chapelle

cours en argent et en matériaux arrivent d'un peu partout. M. J. M. Jeanson apporte du bois. M. Paul Cliche, de Mégantic, en fait autant. D'autres apportent du ciment. Par l'intermédiaire de l'hon. J. S. Bourque, le gouvernement provincial donne un octroi de \$3,000. D'autres bienfaiteurs font leur part. Ce sont, entre autres, le Dr Edouard Samson, de Montréal, M. Paul Vachon, de Ste-Marie de Beauce. Une belle cloche, coulée dans les ateliers Paccard en France, est apportée à M. l'abbé Tétrault par M. Armand Biron, de Beloeil. Mgr Ira Bourassa, p. d., fait don d'un très beau calice, la carrière Deschambault, de St-Gérard, donne le granit pour le revêtement extérieur.

Malgré tous ces dons, il reste énormément à acheter. Les maigres revenus des messes et des quêtes du dimanche sont bien insuffisants. Depuis trois ans, chaque année, une fête champêtre est organisée en vue d'aider à la construction de la chapelle. M. l'abbé Tétrault doit voir à tout, même à la construction du chemin où il a dû travailler pendant des mois comme simple manoeuvre et pour lequel il lui faut batailler apparemment sans résultat. Ceux qui pourraient lui aider semblent peu intéressés à le faire. Et les frais de toutes ces entreprises lui retombent sur les épaules...

On prendra connaissance ici de notes sur quelques-uns des travaux de M. l'abbé Tétrault qui paraît bien avoir été initié à ces arts divers par un Belge, l'artiste Alfred Faniel. Les notes concernent de façon particulière l'artiste Faniel lui-même, puis quelques travaux de M. l'abbé Tétrault, notamment "Monsieur Bertrand", une composition d'anges, ses panneaux sculptés, des médaillons des souvenirs belges, quelques-unes de ses peintures, etc.

### L'artiste Faniel

L'artiste Faniel, dont il est question plus bas, était un ami intime avec lequel M. l'abbé Tétrault a beaucoup travaillé et qui l'a grandement aidé de ses conseils. Il était né à Verviers en Belgique, en 1884. Il était diplômé de l'Acadé-

mie Royale de Liège. Il était venu au Canada en 1904 et en 1906, il avait épousé une canadienne, fille d'un médecin du nom de Beaudry, de Montréal. Il avait rencontré beaucoup de difficultés financières, surtout durant la première guerre. Il a peint une grande variété de tableaux, des paysages en majeure partie, mais aussi des portraits, des sujets de genre, des natures mortes, etc. Créé chevalier de l'Ordre de Léopold en 1933, il mourut il y a cinq ans.

### "Monsieur Bertrand"

"Monsieur Bertrand" paraît être un vieillard. Cependant, quand M. l'abbé Tétrault a peint cette toile en 1933, "Monsieur Bertrand" n'avait que 50 ans mais il portait la barbe et une belle barbe! M. l'abbé Tétrault l'avait rencontré un dimanche à Ste-Thérèse de Blainville au cours d'une randonnée qu'il faisait dans la campagne canadienne en quête de sujets pour peindre, en compagnie du peintre Alfred Faniel. "Monsieur Bertrand" avait consenti à poser devant sa fenêtre.

La figure est très expressive, les yeux surtout où se mêlent la bonté, la tristesse et un peu de malice normande. C'est une peinture à l'huile de 16 par 22 pouces.

### Composition d'anges

La composition de dix anges est un groupe sculpté dans du bois de tilleul. Ses dimensions sont de 34-46-16 pouces. Cette pièce a exigé 4,000 heures de travail, a une épaisseur de 16 pouces à la base. Elle était destinée à orner le maître-autel à l'occasion des expositions du Très Saint-Sacrement. On la retrouve aujourd'hui au monastère des Petites Soeurs de la Ste-Famille où elle était en usage avant la construction du maître-autel actuel.

### Panneaux sculptés

Les panneaux sculptés que l'on voit sur la page frontispice ont été travaillés pour orner une porte de confessionnal. Le panneau supérieur mesure 18 pouces par 36 et celui du bas, 18 par 18. Ces deux pièces ont demandé au sculpteur 506 heures de travail. Le panneau supérieur rappelle les vérités dogmatiques du sacrement de Pénitence, celui du bas représente la grande croix ornementale. Quand on les examine de près, on distingue très bien, finement sculptés, les clés de saint Pierre, les liens des péchés remis (sur la frange), l'agneau de Dieu (aux quatre coins), le calice débordant du sang, figure de la Rédemption, la fontaine ("fons vitae"), instrument de la Rédemption, le tout accompagné d'arabesques et de rinceaux. Ces deux pièces ont été sculptés dans du bois de frêne.

### Les médaillons

Ces médaillons, dont on a réclamé cinquante doubles de l'auteur, sont à l'effigie d'Albert premier et d'Elisabeth de Belgique. Ils ont été ouverts dans le "babet", un alliage d'étain et de plomb, puis montés dans le bronze. Ils furent destinés à la colonie belge de Montréal en 1934 à l'occasion d'une célébration quelconque et chacun

de ces médaillons a nécessité une semaine de travail appliqué.

### Le crucifix de sa mère

Le Christ, qui mesure six pouces a été sculpté dans le bois de Turquie et la croix est faite d'ébène. Cet objet d'art avait été ouvert par M. l'abbé Tétrault pour sa mère malade et retenue au lit pendant les six dernières années de sa vie. La pièce date de 1928. Un examen du Christ fait voir les épines ajourées sur la couronne et le Christ lui-même, selon qu'on l'étudie de gauche, de face ou de droite, exprime tour à tour l'extase, la souffrance et l'accablement.

En 1933, un critique écrivait en marge d'une exposition de pièces artistiques à Montréal, ceci:

"C'est un Christ en bois sculpté dont la finesse d'exécution tient beaucoup plus de la ciselerie que de la sculpture. Cette seule oeuvre dénote chez son auteur une particulière subtilité dans la répartition des lumières et des ombres, une connaissance très approfondie de l'anatomie qui se révèle jusque dans les moindres détails. Ce Christ est l'oeuvre d'un artiste de race... Ses cadres, en bois sculptés et décorés sont également d'une exécution très habile. Me permettra-t-il d'ajouter que son talent ne se borne pas à la sculpture sur bois? Le scolasticat de l'Immaculée-Conception possède de lui une toile fort réussie, illustrant un épisode de la vie de saint Ignace où la couleur est soigneusement agencée; notre artiste ne semble pas limité dans ses moyens d'exécution puisqu'il manie le pastel aussi bien que la couleur opaque ou la gouge". Cette recension était de Jean-Marie Gauvreau.

Un autre crucifix remarquable, de dimension plus considérable, se trouve aujourd'hui au presbytère de Mgr Ira Bourassa, p. d., à St-Jean-Baptiste. Fait dans le mercier et mesurant 16 pouces, il a demandé deux mois de travail en 1935.

### Des peintures

Entre autres oeuvres remarquables, M. l'abbé Tétrault a fait une peinture de Sherbrooke d'après une vieille gravure. Ce travail avait été fait à la demande du maire Emile Rioux pour les fêtes du centenaire de Sherbrooke en 1937. Le tableau fut exposé à l'hôtel de ville pendant les célébrations de l'été 1937.

On voyait encore, exposée à l'hôtel de ville lors du centenaire, un tableau de M. l'abbé Tétrault représentant la signature de l'armistice. C'était une reproduction de la célèbre peinture de Pillard. Elle illustrait la scène mémorable où, le 11 novembre 1918 à onze heures du matin, le maréchal Ferdinand Foch et le général Max Weygand, au nom de la France, les représentants des pays alliés, ceux de l'Allemagne et des autres nations ennemies signèrent l'accord qui mettait fin à la première grande guerre. On se souvient que cette scène a pour théâtre un wagon de chemin de fer. Les personnages représentés sur la peinture sont Foch, Weygand, Marriott, Hope, Winterfeldt, Obernforf, Wemyss, Erberger et Wandlow. Le maire Rioux devint éventuellement propriétaire de ce tableau.



L'extérieur de l'imposant chalet